

ACTUALITÉS THÉRESIENNES

Les Manuscrits autobiographiques

Si critique soit-elle, une édition critique demeure toujours plus ou moins sujette à révision, dans la mesure même où son technicien n'est pas sûr d'avoir eu sous les yeux le texte autographe de l'auteur qu'il publie. Ici, nous avons mieux qu'une édition critique des manuscrits de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus relatifs à *l'Histoire d'une Ame*; nous en avons l'édition photographique, nous en avons donc l'édition définitive.¹ Cet ensemble est l'œuvre du R. P. François de Sainte-Marie, religieux carme déchaussé de la Province de Paris, directeur de la collection de spiritualité bien connue *La Vigne du Carmel*.²

Un coffret cartonné foncé de 18|23,5|8 cm. contient 3 volumes portant au dos, dans la longueur, le titre de *Manuscrits autobiographiques* avec, au-dessous, le numéro respectif du tome, et un cartonnage blanc léger portant seulement, au dos, *Les manuscrits*.³

Demandons d'abord à ce cartonnage-pochette de nous livrer ses trésors. L'on demeure émerveillé et vraiment ému. Chacun sait que *l'Histoire d'une Ame* se composait essentiellement de trois pièces distinctes: une rédaction adressée à la Très Révérende Mère

¹ Les *Manuscrits autobiographiques* de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, édités par le Carmel de Lisieux, ont paru au courant de juin 1956 et sont en vente à l'*Office Central de Lisieux*, 51 rue du Carmel, Lisieux (Calvados), France, au prix de 9.450 francs français, port en plus - Chèque Postal: 1495, Paris -. Ce travail d'art a été achevé d'imprimer sur les presses des Maîtres-Imprimeurs Draeger frères, à Montrouge (Seine) le samedi-saint 31 mars 1956.

² Aux Éditions du Seuil, Paris.

³ Nous ferions ici une critique de minime importance relative à cette présentation. Seul le cartonnage intitulé LES MANUSCRITS contient de fait

Agnès de Jésus (appelée ici manuscrit A), une lettre adressée à Sœur Marie du Sacré-Cœur (manuscrit B), enfin une autre rédaction adressée à la Très Révérende Mère Marie de Gonzague (manuscrit C).

Et voilà que nous avons sous les yeux et dans les mains ces trois pièces manuscrites en fac-similés photographiques. Non seulement le texte lui-même est fidèlement reproduit, à la même échelle de grandeur, mais rien ne manque: ni le format, ni la couleur des feuillets et des couvertures.

Le manuscrit A est un cahier de 22,4|17,7|1 cm. recouvert d'un papier-carton beige, tacheté, la dernière page de cette couverture portant recto-verso une trace d'humidité; il compte 86 folios, avec au folio 86 la reproduction *en couleur* des « armoiries de Jésus et de Thérèse », telles que.

Le manuscrit B est rédigé sur trois feuillets doubles, jaunis, cousus, qui, pliés, donne 12 pages de format 13|20,3 cm. La Sainte en a rédigé 10 pages. Le recto-verso du dernier feuillet est inutilisé.

Le manuscrit C est un cahier ordinaire, revêtu de moleskine noire, fort bien conservée, avec doublure rose et tranche violette (37 folios, format 19,4|15|0,5 cm.)).

les fac-similés autobiographiques. Les trois volumes ne sont pas les manuscrits eux-mêmes et portent, sur la couverture, des sous-titres un peu vagues:

Tome I: *Introduction.*

Tome II: *Notes et tables.*

Tome III: *Table des citations.*

En réalité dans le tome I qui compte 131 pages, les 8 chapitres rédigés par le R. P. FRANÇOIS DE SAINTE-MARIE sous le titre général d'*Introduction* n'occupent que les pages 43-95. Ils sont précédés de *Sources et Témoignages*, pages 4-40 et suivis d'un travail essentiel au sujet, qui n'est plus d'introduction, dans lequel sont mentionnés tous les *Passages des manuscrits autobiographiques omis dans l'Histoire d'une Ame*, pages 99-129.

La table des matières du tome II se divise en trois parties intitulées: *Notes, Expertises, Tables*. L'énoncé des différentes tables est clair par lui-même, mais que sont ces *Notes*? Somme toute, des *notes documentaires*. Ces renseignements fort précieux nous sont donnés dans l'ordre des folios dûment numérotés.

Le tome III est intitulé *Table des citations*. De quelles citations s'agit-il? L'auteur nous explique qu'il s'agit de citations se référant à plus de 1500 mots choisis selon des règles « très souples » (p. 4), auxquelles nous n'avons rien à redire, mais, alors, pour ce tome II nous aurions préféré l'appellation de *Concordance* ou *Vocabulaire*.

De plus, du point de vue du maniement pratique de l'ouvrage, nous souhaiterions ceci, pour une prochaine édition:

1) Que les fragments de l'*Analyse des manuscrits* (Tome II pp. 121-122) soient successivement numérotés à partir du *Prologue* du manuscrit A, inclusivement, ce qui donne respectivement, sauf erreur de notre part, pour A les nos 1-145, pour B les nos 146-161 et pour C les nos 162-216. Nous souhai-

Enfin une pochette complémentaire contient, outre la couverture d'un cahier d'écolier utilisé par Thérèse pour écrire son premier manuscrit, cinq textes manuscrits dont une copie inédite de l'Acte d'Offrande à l'Amour miséricordieux, à savoir le texte primitif écrit par la Sainte.⁴

La technique moderne nous permet donc de lire Thérèse dans ses textes manuscrits exactement tels qu'ils sont encore possédés par le Carmel de Lisieux. C'est bien évidemment l'irremplaçable avantage de la présente édition. Nous connaissons maintenant à la lettre les pages autobiographiques de cette jeune et grande Sainte. Nous ne saurions trop nous en réjouir.

LE TOME I

Tout est précieux dans ce volume de 131 pages.

Le R. P. François de Sainte-Marie a clairement exprimé ses intentions dans un liminaire empreint de sobriété.

« Replacer le texte dans son contexte historique, le livrer tel qu'il est en fait, retrouver éventuellement ce qu'il fut à travers ce qu'il est, le gloser sans l'alourdir, faciliter sa consultation par des tables détaillées, l'éclairer de quelques expertises, telle est la tâche que l'on s'est fixée et que l'on voudrait avoir remplie dans la mesure du possible.

« On n'a pas craint dans ces pages de se montrer objectif jusqu'à la sécheresse. Il ne faudra pas s'étonner de n'y trouver presque aucun jugement de valeur sur les diverses transformations subies

tons que ces n^{os} soient adoptés d'ores et déjà, comme les n^{os} de référence définitifs aux manuscrits autobiographiques.

2) Que figurent respectivement à gauche et à droite, en haut de chaque double page des NCTES documentaires du volume II (pp. 5-80), la première et la dernière des références de cette double page (par ex. pag. 6 en haut à gauche: 1, A f. 2^r, l. 8; page 7 en haut: 8, A f. 6^v, l. 8) avec en outre, dans le texte, les n^{os} correspondant aux passages commentés.

3) Que figurent encore au cours des *Notes documentaires* comme de l'*Analyse des manuscrits* les références respectives aux chapitres « classiques » de l'*Histoire d'une âme*. (La table de correspondance du vol. II, p. 151 est insuffisante).

4) Que les citations du vol. III soient disposées dans l'ordre alphabétique d'un vocabulaire, compte tenu éventuellement du contexte antérieur ou postérieur au mot cherché. (*Petit* et *Ame* figurent autour de 320 fois, *Dieu* autour de 270, *Aimer* autour de 190, etc...).

Nous souhaitons enfin que, *s'il nous est donné imprimé*, le texte photocopié porte clairement, *locis opportunis*, les signes des références dont il vient d'être question (les 216 numéros, les folios r^o et v^o, les chapitres « classiques » de l'*Histoire d'une âme*).

⁴ Voir à ce sujet tome II, p. 60, col. 2.

par le texte, presque aucune allusion aux divers exégètes de la pensée thérésienne. Une édition présentant ce caractère ne pouvait s'appuyer que sur les sources, à l'exclusion des interprétations dérivées» (p. 1).

Nous ne pouvons que féliciter l'auteur d'avoir ainsi délimité son projet. Et il a tenu parole. Nous lui en savons gré.

Ce n'est pas l'une de nos moindres joies que de posséder ensuite, clairement reproduite, une photographie de la Sainte datant de juillet 1896 (p. 3). Cette photographie non retouchée est, à notre sens, la meilleure que nous ayons, pour ne pas dire la seule véritablement authentique: regard vif, intelligent, profond; physionomie volontaire, un brin malicieuse (spirituelle, si vous préférez); quelque chose de sérieux, pour ne pas dire de triste, bien au-dessus de son âge (alors 23 ans); rien de mièvre, rien de guindé. La croix de bois, au second plan, le lys que la Sainte tient dans les mains symbolisent sa vocation toute surnaturelle. Cette âme est déjà haute dans l'amour, plus que mûrie par la souffrance: vierge forte, vierge martyre.

La 1^e partie intitulée SOURCES ET TÉMOIGNAGES nous donne successivement:

- 1) La nomenclature des textes thérésiens:
Tous les autographes,
Les copies manuscrites,
Les imprimés.
- 2) Les publications relatives aux paroles de la Sainte connues par témoignages.
- 3) Une nomenclature de documentation générale.

La II^e partie comprend les VIII chapitres d'INTRODUCTION de l'auteur.

Il y a beaucoup à glaner dans cette présentation de caractère historique. Nous noterons seulement ce qui nous a frappé davantage.

La pensée de Thérèse sur la publication (chap. IV).

« En ce qui concerne les souvenirs d'enfance (le manuscrit A) tout le monde est unanime — Thérèse *en les rédigeant* (c'est nous qui soulignons) ne songeait nullement à une publication » (p. 64).

Pour ce qui est, du manuscrit C (à Mère Marie de Gonzague), la chose est plus complexe. « On pense d'abord à préparer une matière pour la circulaire⁵ et c'est le sens de la démarche tentée par Mère Agnès de Jésus auprès de la Prieure, le 2 juin. Sitôt la permission obtenue, il est question d'une publication plus large que celle d'une simple notice biographique » (p. 65).

Les choses iront se précisant. « Thérèse peut mourir en paix. Jusqu'au dernier instant elle a œuvré, partageant avec sa « Petite Mère » les intuitions personnelles et les lumières reçues au sujet de la publication de ses écrits. Elle laisse Mère Agnès de Jésus investie de la mission, combien délicate, de revoir les manuscrits avant l'impression et de les éditer, coûte que coûte, en déjouant les manœuvres qui pourraient s'opposer à la réalisation de cette « œuvre bien importante » pour les âmes » (p. 70).

La mission confiée à Mère Agnès de Jésus (Chap. V).

Le R. P. François le remarque judicieusement: « Pour apprécier à sa juste valeur la mission confiée à Mère Agnès de Jésus, les dernières paroles de Thérèse, sous la forme où nous les avons citées, ne constituent pas l'unique source d'information dont nous disposons. Une place de choix doit être faite aux témoignages du Procès de Béatification, portés sous la foi du serment devant le tribunal ecclésiastique. Et ces témoignages prennent tout leur sens si l'on évoque le contexte humain et spirituel des dispositions prises par la Sainte, c'est-à-dire l'affection qu'elle porte à sa « Petite Mère », et l'abandon qu'elle manifeste à l'égard de l'Esprit » (p. 71).

Cette affirmation capitale nous paraît juste: « 'Retrancher, ajouter, classer', les trois opérations que l'auteur des manuscrits prévoyait et approuvait à l'avance, son éditrice les a effectuées très largement dans la suite. On peut certes discuter du nombre et de l'opportunité de ces modifications. Mais la question de droit ne fait pas de doute: le blanc-seing a été donné » (p. 72).

La publication de l'Histoire d'une Ame (Chap. VI).

Il est intéressant de noter que l'*Imprimatur* a été accordé à notre petit « docteur » le 7 mars 1898, en la fête de St. Thomas d'Aquin (p. 77). C'est le mérite de Dom Godefroid Madelaine d'avoir écrit dans la lettre de présentation de l'ouvrage: « on y trouve

⁵ Il s'agit de la lettre circulaire adressée d'habitude aux divers Carmels lors du décès d'une religieuse.

une théologie que les plus beaux livres spirituels n'atteignent que rarement à un degré aussi élevé » (*ibidem*). — D'autres furent moins perspicaces. « Il fallait, en effet, beaucoup de hardiesse à Mère Agnès de Jésus pour diffuser ce message de confiance et d'abandon, même dans les monastères carmélitains. Sans doute, abritaient-ils dans leurs murs de saintes âmes et des vertus éminentes. Mais on y insistait fort sur la note ascétique et le Seigneur y était souvent connu sous des dehors bien sévères comme en fait foi ce volume exhumé récemment qui a nom *Le Trésor du Carmel*. Comment s'étonner des réactions de certaines maisons de l'Ordre à la publication de *l'Histoire d'une Ame*? La Révérende Mère Agnès de Jésus a recopié dans un cahier quelques extraits des lettres de reproches qui lui furent adressées. Une Prieure très en vue, écrivait: « Il y a là des aperçus de vie spirituelle que l'âge et l'expérience eussent, sans doute, modifiés ». Une autre surenchérisait: « La pensée que cette publication est lancée aux quatre vents du Ciel me navre le coeur au-delà de tout ce que je puis exprimer ». Dans le Procès Apostolique, Mère Agnès de Jésus a, du reste, signalé nommément trois Carmels qui accueillirent de fort mauvaise grâce *l'Histoire d'une Ame* » (p. 79).

Pour ce qui est des remaniements opérés par Mère Agnès voici le jugement de l'auteur: « Il n'eût, certes, pas été possible de publier textuellement les cahiers de Thérèse. Quiconque aura feuilleté les fac-similés en sera convaincu.⁶ En un époque où l'on attachait une telle importance à la parfaite correction du style et au respect scrupuleux des conventions littéraires, comment aurait-on pu imprimer les brouillons d'une jeune religieuse inconnue sans se couvrir de ridicule et la trahir elle-même? La matière du récit exigeait tout autant que la forme certaines mises au point. Des détails trop intimes, ou « élevés au-dessus du niveau commun », des passages concernant des tiers, des anecdotes puériles demandaient à être supprimés, au moins momentanément. Parfois, au contraire, une précision complémentaire s'imposait et l'adjonction d'un fait inédit pouvait enrichir le texte sans le frelater. Enfin, il était encore permis, pour donner plus de suite au récit, de procéder au transfert de quelques passages. Bref, les trois opérations autorisées et même suggérées par Thérèse: « ajouter, retrancher, classer », devaient être pratiquées sur ces manuscrits dans une certaine mesure.

« Mais il faut reconnaître que l'éditrice de *l'Histoire d'une Ame* s'est montrée fort généreuse dans le domaine des corrections. [...] En fait, Mère Agnès de Jésus a *récrit* l'autobiographie de Thérèse.

⁶ De fait nous en sommes, après lecture, absolument convaincu. C'eût été une véritable gageure, c'était une impossibilité que de publier d'emblée telles que les rédactions de sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Il suffit de comparer les manuscrits avec l'édition imprimée de *l'Histoire d'une Ame* pour s'en rendre compte.

« Sans doute, la matière du récit reste sensiblement la même, le fond de la doctrine aussi,⁷ mais la forme est différente dans la mesure où le tempérament de Mère Agnès de Jésus n'est pas celui de Thérèse (encore que la parenté, l'éducation et le milieu leur donnent des traits communs).

« Ces modifications n'ont certes pas empêché les âmes de rejoindre authentiquement Thérèse et de se pénétrer de sa doctrine. Mais sur le plan proprement scientifique, il est inutile de chercher à concilier les exigences de la critique moderne avec la manière dont fut retouché le texte original.

« Le relevé de toutes les corrections qu'il a subies en vue de l'édition serait interminable et fastidieux. Sur une synopse où les deux textes figurent en regard et où leurs divergences sont notées, des plus légères aux plus importantes, nous relevons plus de 7000 variantes. Ce chiffre n'a rien d'absolu puisqu'il dépend des conventions adoptées pour ce genre de travail, mais il fixe un ordre de grandeur » (p. 78).⁸

⁷ Nous dirions que la doctrine est *exactement* la même. Nous ne voyons aucun apport doctrinal nouveau, dans le texte photocopié.

⁸ M. l'abbé COMBES écrivait en 1950 :

« Que l'autographe thérésien mérite le nom d'*original*, c'est ce qui ne saurait faire de doute pour personne. Mais il n'est pas plus douteux que la même appellation convienne, et rigoureusement, au texte imprimé. Préparé, en effet, à partir de l'original autographe, sur la volonté expresse de l'auteur, par un secrétaire qui jouit d'autant plus de toute sa confiance qu'il est son maître et que leurs pensées se confondent comme leurs desseins, il a été assumé d'avance de façon intégrale en tous ses caractères propres, et substitué d'intention au manuscrit qui lui a servi de base de départ. Nous nous trouvons ici devant une situation très analogue à celle d'un évêque confiant à son secrétaire le soin de rédiger une lettre pastorale dont il lui fournit le schéma, ou à celle du Souverain Pontife à l'égard de ses encycliques. Nul ne songe à refuser la qualité d'*original* à un texte ainsi retravaillé, mais finalement assumé par l'auteur qui en revendique la paternité. Il doit en aller de même pour *l'Histoire d'une âme*.

« Objectera-t-on qu'en ce cas particulier, c'est précisément cette assumption finale qui manque? Elle ne manque pas, puisqu'elle était assurée d'avance, et que tout ce que nous savons la rend plus que moralement certaine. D'ailleurs, n'est-il pas loisible de la reconnaître dans le succès foudroyant de « ces pages » ainsi présentées?

« Plaçons-nous, maintenant, à un point de vue purement juridique. Juridiquement parlant, il n'y a qu'un seul texte qui jouisse de l'authenticité pleine et entière, donc de l'autorité, d'un original. Lequel? Ce n'est pas le manuscrit. Pourquoi? Parce que, malgré son caractère d'autographe, il n'a pas été avoué par son auteur pour la publication. L'analogie que je viens d'invoquer met cette conclusion hors de doute. Le seul texte original d'une lettre pastorale ou d'une encyclique, ce n'est pas le brouillon autographe, c'est le texte publié. C'est lui qui fait foi, et l'on ne saurait le discuter au nom des divergences observables entre lui et les pages manuscrites tracées pri-

L'auteur aborde ensuite la *Diffusion du message* qui tient du miracle (pp. 79-82). Deux mille exemplaires sont imprimés en 1898, quarante-sept mille exemplaires jusqu'en 1910, cent-soixante-quatre mille jusqu'en 1915, des millions aujourd'hui en France et à l'étranger. Le Carmel de Lisieux en possède la traduction en trente-huit langues.⁹

Le Pape Pie XI le disait le 29 avril 1923, au jour de la Béatification de Sainte Thérèse: « In hoc vitae commentario, in praesens per universum orbem diffuso, rec. mem. Decessor Noster Pius P. P. X nitere in exemplum virtutes et fere spirare animam lexoviensis virginis asserere non dubitavit » (p. 82).

Le problème critique (chap. VII).

Les deux aspects du problème sont bien distingués par le R. P. François: « Dans la mesure même où les écrits thérésiens étaient à la source du rayonnement de la Sainte, le problème de leur authenticité ne devait pas tarder à se poser. En ce qui concerne l'autobiographie il revêtait un double aspect: celui des divergences existant entre l'œuvre connue du public et le texte original, d'une part, celui de l'altération des manuscrits autographes d'autre part. C'est seulement sous sa première forme que le problème critique fut soulevé publiquement, les accidents survenus aux manuscrits restant ignorés des lecteurs » (p. 83).

« A mesure que les textes officiels laissaient deviner l'existence de variantes entre l'*Histoire d'une Âme* et les originaux, le désir de connaître ceux-ci dans leur teneur exacte se faisait jour, surtout dans les milieux cultivés. Il serait prématuré d'écrire l'histoire détaillée des démarches et des négociations qui ont préparé la pu-

mitivement par son auteur. De même pour l'*Histoire d'une âme*. Nous sommes absolument certains que Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus a voulu et, d'avance, approuvé l'édition classique de ce texte. Cette disposition essentielle exclut qu'elle ait songé à maintenir, en cas de divergence, le texte même de son manuscrit » (*Le problème de l'Histoire d'une âme et des œuvres complètes de Sainte Thérèse de Lisieux*, II partie, Paris, édit. Saint-Paul, 1950, chap. X, pp. 125-126).

⁹ Monseigneur GERMAIN écrivait en 1932: « Nous n'avons de précisions que sur les éditions officielles françaises, mais elles fournissent déjà des chiffres impressionnants. L'*Histoire d'une âme*, soit dans l'édition complète comprenant les Lettres et les Poésies, soit dans celle restreinte à la seule autobiographie, a été tirée à 700.675 exemplaires. Les brochures de la Vie abrégée, à 2.321.000 exemplaires, et la Vie en images à 133.800 » (Rapport présenté au Congrès Thérésien de Lisieux le 27 juin 1932 par M. le Chanoine GERMAIN, directeur du Pèlerinage, sur le culte de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, p. 16).

blication des manuscrits autobiographiques de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus » (p. 87).

En 1947 S. E. Mgr. Picaud, évêque de Bayeux, donne par deux fois son assentiment favorable. En la même année le T.R.P. Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus, Définitiveur Général de l'Ordre des Carmes Déchaux, écrit dans le même sens à Mère Agnès avec insistance (pp. 87-88).¹⁰

« Mère Agnès de Jésus déjà fort âgée, conseillée de manière contradictoire, partagée entre le désir de produire les textes pour mettre fin à toutes les querelles et la crainte de semer le trouble dans l'esprit de certains fidèles de la Sainte, connaissait des angoisses qu'il nous faut considérer avec respect.

« C'est alors que le Saint-Siège, en prononçant le *Dilata*, décida par égard pour la Prieure à vie du Carmel de Lisieux, de surseoir à la publication.

« Soulagée par cette décision, Mère Agnès de Jésus n'abandonnait pourtant pas l'idée de la publication de l'autographe et donnait formellement mandat à Sœur Geneviève de la Sainte-Face, dernière survivante de la famille, de faire après sa mort l'édition des manuscrits dans leur teneur originelle. « C'était le 2 novembre 1950, précise cette dernière, je parlais à notre vénérée « Petite Mère » du manuscrit à éditer intégralement. Elle me dit: « Après ma mort je vous charge de le faire en mon nom » (p. 88).

Le 19 septembre 1952 le *Dilata* fut levé (*ibidem*).

¹⁰ Monsieur l'Abbé COMBES écrivait encore en 1950: « On ne saurait, dès lors, dissimuler qu'au point où en sont parvenues les études thérésien-nes, la communication de l'autographe ne soit non seulement désirable mais, à ce qui semble, parfaitement légitime. Nous nous permettons donc de demander très humblement à la Révérende Mère Agnès de Jésus de pousser sa bienveillance pour les historiens, les philosophes et les théologiens jusqu'à leur permettre de lire les pages mêmes que la plume de Thérèse a tracées. Sachant ce que nous savons et ayant dit ce que nous venons de dire, aucune méprise n'est plus possible, du moins je crois pouvoir le penser. Nous ne lui demandons aucunement de nous donner le texte *vrai* à la place du texte *faux*. Nous lui demandons seulement ce complément de documentation que la conservation même de l'autographe rend possible et désirable. Et pour achever de dissiper tout risque de confusion, nous lui demandons la liberté de lui suggérer la solution qui rallierait, probablement, tous les suffrages.

« Puisque Thérèse n'a certainement pas désiré l'impression telle quelle de son autographe, qu'on se garde bien de l'imprimer. Mais puisque sa sainteté même a fait de ce texte une relique dont la moindre virgule mérite notre vénération, qu'on l'édite en fac-similé. Ainsi, d'entrée de jeu, la différence de nature entre ces deux états textuels éclatera à tous les yeux. Nul ne pourra se tromper sur le caractère véritable de ce nouveau venu, dont il importe souverainement qu'il reste manuscrit » (COMBES, *Op. cit.*, II partie, chap. XI, pp. 130-131).

Accidents survenus aux manuscrits (chap. VIII).

Là encore le R. P. François est d'une parfaite objectivité. Les spécialistes verront qu'aucun moyen de la technique moderne n'a été négligé pour obtenir dans les cas douteux le maximum de certitude possible, car il n'est pas toujours aisé de savoir si les modifications sont *de la main de Thérèse* ou *d'origine étrangère*.

« On trouvera, dans le deuxième volume de cette édition, la description détaillée des retouches et le sentiment des experts à leur sujet » (p. 90).

« La première source de corrections est issue des exigences de Mère Marie de Gonzague, Prieure du Monastère au moment où fut éditée *l'Histoire d'un Âme*. On se souvient qu'elle avait demandé que, dans l'imprimé, tout parût lui avoir été adressé par Thérèse. Cette prétention devait avoir sa répercussion sur les manuscrits. Une note insérée plus tard par la Révérende Mère Agnès de Jésus et les membres du Conseil du Monastère, en tête du premier manuscrit, raconte en effet qu'une religieuse ayant demandé à compiler l'autographe, la Révérende Mère Marie de Gonzague, craignant de dévoiler son subterfuge, décida, sur un bien mauvais conseil, de brûler le manuscrit. Pour sauver à tout prix ces pages précieuses, Mère Agnès de Jésus proposa de retoucher tous les passages de *l'Histoire printanière d'une petite Fleur Blanche* qui donneraient à penser qu'elle lui était adressée. Elle supprima également, au grattoir, certaines allusions personnelles qui auraient déplu à Mère Marie de Gonzague » (p. 81).

* * *

La IIIe Partie du premier tome comprend les PASSAGES DES MANUSCRITS AUTOBIOGRAPHIQUES OMIS DANS L'HISTOIRE D'UNE ÂME (pp. 99-129).

Cette liste de citations d'inégale importance et d'inégale longueur est évidemment passionnante. L'on est heureux de n'être plus privé maintenant de leur lecture. Sainte Thérèse nous apparaît *plus humaine* encore, et elle n'en est que plus attachante, son message n'en est que plus prenant. Pour ce qui est du contenu même du message, selon nous rien de nouveau, rien de changé. La théologie spirituelle thérésienne demeure ce qu'elle était et nous nous en réjouissons. ¹¹

¹¹ *L'Osservatore Romano* du 29 juin 1956 publiait une recension de l'édition des *Manuscrits autobiographiques*, intitulée (nous traduisons de l'italien) *La publication du texte autographe de l'Histoire d'une âme*, et signée M. PHILIPON. - Le P. PHILIPON, O.P. fait grand éloge de cette édition et

LE TOME II

NOTES et TABLES

Des notes documentaires nous sont fournies selon l'ordre même du texte des différents manuscrits, avec référence aux folios, recto et verso (pp. 5-80). Le R. P. François en indique très justement l'opportunité:

« Le texte des « *Manuscrits Autobiographiques* », nouveau à bien des égards, soulève évidemment des problèmes d'ordre historique ou critique.

« Des personnages sont introduits, des événements évoqués, souvent d'une manière elliptique. Les renseignements correspondants devaient être fournis au lecteur, même s'ils risquaient, ici ou là, de revêtir un caractère un peu anecdotique.

« Les conditions précaires dans lesquelles ces cahiers ont été rédigés ont entraîné, de la part de Thérèse, quelques contradictions, erreurs historiques ou chronologiques qu'il fallait rectifier.

« On a voulu également enrichir les NOTES de textes inédits ou peu connus, empruntés en particulier aux témoignages du Procès de Béatification de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus » (p. 3).

Viennent ensuite les EXPERTISES de MM. Trillat et Michaud, et des TABLES qui constituent de précieux instruments de travail:

Analyse des manuscrits (analyse des points successivement traités qui permet de dominer l'ensemble avec facilité), pp. 121-127.

Chronologie de la vie de Sainte Thérèse, pp. 128-129.

Liste des religieuses contemporaines de Sainte Thérèse, pp. 130-132.

conclut: « Les études sur Thérèse de Lisieux entrent dans une nouvelle phase: nous nous trouvons devant un texte de base définitif. L'Église tout entière sera illuminée de ce message thérésien authentique et indiscutable ». Disons de manière plus précise: les études critiques entrent dans une nouvelle phase, et l'Église *continuera* d'illuminer les âmes grâce au message thérésien, qui, lui, ne change pas: il était déjà authentiquement connu.

Dans *L'Ami du Clergé* du 6 septembre 1956, Mgr Catherinet écrit très bien, en conclusion de sa recension: « Dans les passages omis par Mère Agnès ou Dom Madelaine (nous les avons lus intégralement), les érudits, les psychologues, les historiens trouveront à glaner: la vraie moisson a été faite par celle qui en avait reçu mandat. Thérèse n'écrivait pas pour les savants, mais pour « les petites âmes » qui désireraient un jour aimer Jésus comme elle l'avait aimé elle-même. Que « les petites âmes » se rassurent donc; qu'elles n'aient « aucun scrupule, aucune doute ». C'est bien vrai qu'elles trouvent, dans *l'Histoire d'une âme*, Thérèse telle qu'elle a été comprise et présentée par Mère Agnès. Mais c'est précisément par cette voix fraternelle que Thérèse a voulu les atteindre, les enseigner, les encourager à marcher dans sa « petite voie » (p. 527).

Table scripturaire, pp. 133-136.

Textes de Saint Jean de la Croix, p. 137.

Textes de l'Imitation de Jésus-Christ, p. 137.

Index des noms propres (personnes), pp. 138-147.

Citations des procès canoniques, pp. 148-151.

Table de correspondance entre l'Histoire d'une âme et les manuscrits autobiographiques, p. 151.

* * *

Nous grouperons ci-dessous quelques descriptions, souvenirs et pensées, extraits des textes inédits de Sainte Thérèse (références au vol. I, numérotées en chiffres arabes) et quelques notes documentaires (références au vol. II, numérotées en chiffres arabes entre []), permettant de mesurer pour une part l'intérêt de la présente édition, — intérêt dont nous aimons à redire qu'il réside avant tout dans le fait que nous possédons *la lettre même* des manuscrits autobiographiques, avec la précision et la sécurité que cette lettre comporte.¹²

LE TOME III

Le Tome III est une concordance de 1500 mots qui rendra les plus précieux services. Certains rapprochements sont suggestifs: ainsi, par exemple, trouvons-nous 7 fois *Trinité*, 2 fois *Christ*, 4 fois *Verbe*, pour 351 fois *Jésus*. Pour 6 fois le terme de *justice* (se référant 5 fois à la justice divine), nous avons 22 fois celui de *miséricorde*, toujours relatif à la miséricorde divine. Le terme *Sauveur* est mentionné 3 fois, mais les termes *incarnation*, *rédemption*, *redempteur* ne sont pas mentionnés. Nous avons cru à un oubli; il n'en est rien. Chose curieuse (nous l'avons vérifié par nous-même), si les thèmes de l'*incarnation* et de la *rédemption* ne sont certes pas absents de la pensée de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, — tant s'en faut, car elle en a parlé admirablement, — jamais ces mots eux-mêmes n'ont été tracés par sa plume dans les manuscrits autobiographiques.

* * *

Le Carmel de Lisieux, le R. P. François et ses collaborateurs ont bien mérité de l'Ordre du Carmel thérésien et de l'Eglise tout

¹² Par exemple, où nous lisons précédemment: « Plus les fleurs sont heureuses de faire sa volonté [la volonté du Seigneur], plus elles sont parfaites » (chap. I), nous lisons maintenant: « La perfection consiste à faire sa volonté, à être ce qu'il veut que nous soyons... » (folio 2, verso). La rédaction de la Sainte est nettement supérieure.

entière. Nous leur en exprimons notre vive et profonde reconnaissance. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ne manquera pas de récompenser ce qui a été fait pour nous permettre de connaître et sa personne plus exactement et son message littéralement, — personne et message ne peuvent maintenant qu'y gagner.

L'attitude de Mère Agnès de Jésus, vis-à-vis des manuscrits en cause, est *objectivement expliquée*. Nous n'irons pas jusqu'à dire que cette attitude ait été toujours objectivement *justifiée*, mais au demeurant, en aucun cas, la bonne foi de Mère Agnès ne peut être mise en doute et il reste vrai de proclamer qu'elle aura eu le difficile et très grand mérite de nous avoir donné d'emblée, sans ambiguïté, dans sa plénitude et dans sa simplicité, le message doctrinal authentique de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. — Cela reste sa gloire.

EXTRAITS DES TEXTES INÉDITS

*Thérèse bébé.*¹³

- [1] « Je suis obligée de corriger ce pauvre bébé qui se met dans des furies épouvantables, quand les choses ne vont pas à son idée, elle se roule par terre comme une désespérée croyant que tout est perdu [...] C'est une enfant bien nerveuse... » (II,8,2).

Victoire, vous êtes une mioche!

2. « Une autre fois il m'arriva une autre aventure avec Victoire mais de celle-ci je n'eus aucun repentir, car je gardais parfaitement mon calme. Je voulais avoir un encrier qui se trouvait sur la cheminée de la cuisine, étant trop petite pour le prendre, je demandai bien gentiment à Victoire de me le donner, mais elle refusa me disant de monter sur une chaise. Je pris une chaise sans rien dire, mais en pensant qu'elle n'était pas aimable; voulant le lui faire sentir je cherchai dans ma petite tête ce qui m'offensait le plus, elle m'appelaient souvent quand elle était ennuyée de moi « petite mioche » ce qui m'humiliait beaucoup. Alors avant de sauter au bas de ma chaise je me détournai avec dignité et je lui dis: « Victoire, vous êtes une mioche! ». Puis je me sauvai la laissant méditer la profonde parole que je venais de lui adresser... Le résultat ne se fit pas attendre, bientôt je l'entendis qui criait: « M'amz'elle Mâri... Thérasse vient d'me dire que j'suis une mioche! ». Marie vint et me fit demander pardon mais je le fis sans contrition, trouvant que puisque Victoire

¹³ Tous les sous-titres sont de nous. Nous suivons en général un ordre chronologique.

n'avait pas voulu allonger son grand bras pour me rendre un petit service, elle méritait le titre de mioche... Cependant elle m'aimait beaucoup et je l'aimais bien aussi; un jour elle me tira d'un grand péril où j'étais tombée par ma faute. Victoire repassait, ayant à côté d'elle un seau avec de l'eau dedans, moi je la regardais en me balançant (comme à mon habitude) sur une chaise, tout à coup la chaise me manque et je tombe non pas par terre, mais dans le fond du seau!!!... Mes pieds touchaient ma tête et je remplissais le seau comme un petit poulet remplit son oeuf!...

« Cette pauvre Victoire me regardait avec une surprise extrême, n'ayant jamais vu pareille chose. J'avais bien envie de sortir au plus tôt de mon seau, mais impossible, ma prison était si juste que je ne pouvais pas faire un mouvement. Avec un peu de peine elle me sauva de mon grand péril, mais non pas ma robe et tout le reste qu'elle fut obligée de me changer, car j'étais trempée comme une soupe » (I,103,1-2).

Vanité du monde.

- 3 « Le Bon Dieu m'a fait la grâce de ne connaître le monde que juste assez pour le mépriser et m'en éloigner » (I,107,2).
4. « aussi je regarde comme une grande grâce de n'être pas restée à Alençon; les amis que nous y avions étaient trop mondains... » (I, 108,1).

Pauline (Mère Agnès de Jésus).

5. « ... je compris ce qu'était la vie, jusqu'alors je ne l'avais pas vue si triste... ».

« Si j'avais appris tout doucement le départ de ma Pauline chérie, je n'aurais peut-être pas autant souffert mais l'ayant appris par surprise ce fut comme si un glaive s'était enfoncé dans mon cœur. » (I, 106, 1).

- [6] La Rde Mere Agnès de Jésus a beaucoup regretté, dans la suite, de n'avoir pas prévenu personnellement Thérèse de son entrée au Carmel. « Ne possédait-elle pas, à neuf ans, une sagesse que je ne pouvais soupçonner? », disait-elle. (II,16,1).
7. « Je tâchai de bien profiter de ma Pauline chérie, pendant les quelques semaines qu'elle resta encore dans le monde; chaque jour Céline et moi nous lui achetions un gâteau et des bonbons pensant que bientôt elle n'en mangerait plus; nous étions toujours à ses côtés ne lui laissant pas une minute de repos.

« Je crois que si tout avait croulé autour de moi je n'y aurais fait aucune attention, je regardais le beau Ciel bleu et [je m'éton-

nais que le Soleil puisse luire] avec autant d'éclat, alors que mon âme était inondée de tristesse! » (I,106,1-2).

La charité de Thérèse pour une cousine toujours malade.

- [8] « ... avant même sa première communion, elle se dépensait en actes de charité auprès de sa petite cousine Marie Guérin qui était toujours malade. Que d'actes de patience ne fit-elle pas auprès d'elle! Bien que plus jeune qu'elle de trois ans, elle l'entourait de soins charmants, cédant à tous ses caprices, dissipant l'ennui et la tristesse causés par la maladie, lui apprenant à vivre en « Solitaire » et l'invitant à pratiquer la vertu ».

« Une fois, en jouant, Thérèse appela sa tante [Mme Guérin] du nom de « Maman ». Sa petite cousine reprit vivement que sa *Maman* n'était pas celle de Thérèse qui, elle, n'avait plus de mère. La Servante de Dieu, entendant ce propos, ne put retenir ses larmes, mais ne fit aucune réplique, ne se fâcha nullement et continua de témoigner à sa petite cousine la même affectueuse sollicitude » (II,15,2).

Thérèse apprend à lire.

- [9] « A l'époque, on faisait épeler les enfants en prononçant la lettre E: é, en sorte que Thérèse épelait le mot « de »: *dé*, et ses larmes coulaient souvent parce que Pauline la grondait de ne pas comprendre ce qu'elle lui enseignait ».

Autre cause de désolation pour la petite Thérèse:

« Elle ne pouvait comprendre qu'une *pomme* soit un nom féminin. Elle trouvait que, à la différence de la poire, gracieuse de forme, à la chair tendre, au goût plus sucré, la pomme, de forme moins affinée, à la chair acide et plus serrée, représentait le sexe masculin et elle disait en conséquence: *le* pomme » (II,11-12,1).

Chez madame Papinay...

10. « [*bonne personne*] mais ayant un peu des allures de vieille fille, elle vivait avec sa mère, et c'était charmant de voir le petit ménage qu'elles faisaient ensemble à trois (car la chatte était de la famille et je devais supporter qu'elle fasse son ronron sur mes cahiers et même admirer sa jolie tournure). J'avais l'avantage de vivre dans l'intime de la famille, les Buissonnets étant trop éloignés pour les jambes un peu vieilles de ma maîtresse, elle avait demandé que je

viennaise prendre mes leçons chez elle. Lorsque j'arrivais je ne trouvais ordinairement que la vieille dame Cochain qui me regardait « avec ses grands yeux clairs » et puis elle appelait d'une voix calme et sentencieuse: « Mme Pâpinau... Mad'môizelle Thêrèse est là!... » Sa fille lui répondait promptement d'une voix enfantine: « Me voilà maman ». Et bientôt la leçon commençait » (I,110,1).

Thérèse, n'était pas toujours gentille...

11. « Marraine venait friser filleule qui n'était pas toujours gentille quand on lui tirait les cheveux » (I,103,2).
12. « ..., mais je n'étais pas habituée à faire ma toilette toute seule; Marie n'était pas là pour me friser, aussi j'étais obligée d'aller timidement présenter mon peigne à la maîtresse de la chambre de toilette; elle riait en voyant une grande fille de 11 ans ne sachant pas se servir, cependant elle me peignait, mais pas si doucement que Marie et pourtant je n'osais pas crier, ce qui m'arrivait tous les jours sous la douce main de marraine » (I,108,1).
13. « A peine étais-je revenue de l'abbaye qu'elle se mettait à me friser pour le lendemain (car tous les jours pour faire plaisir à Papa la petite reine avait les cheveux frisés, au grand étonnement de ses compagnes et surtout des maîtresses qui ne voyaient pas d'enfants si choyées de leurs parents); pendant la séance je ne cessais de pleurer en racontant tous mes scrupules » (I,110,1).

Les plus tristes années de sa vie...

14. « J'ai souvent entendu dire que le temps passé au pensionnat est le meilleur et le plus doux de la vie, il n'en fut pas ainsi pour moi, les cinq années que j'y passai furent les plus tristes de ma vie; si je n'avais pas eu avec moi ma Céline chérie, je n'aurais pas pu y rester un seul mois sans tomber malade » (I,104,2).
15. « ... vraiment si j'ai beaucoup souffert en pension, j'en ai été largement payée par le bonheur ineffable de ces quelques jours passés dans l'attente de Jésus » (I,108,1).
16. « [la vie de pensionnaire] m'était si pénible. Au moment de ma première Communion j'aimais cette existence avec des enfants de mon âge, toutes remplies de bonne volonté, ayant pris comme moi la résolution de pratiquer sérieusement la vertu, mais il fallait me remettre au contact avec des élèves bien différentes, dissipées, ne voulant pas observer le règle et cela me rendait bien malheureuse. J'étais d'un caractère gai, mais je ne savais pas me livrer aux jeux de mon âge... » (I,109,1).

[17] « Elle insinue, dans son Histoire, qu'une de ses compagnes lui faisait subir comme une petite persécution. Le fait est vrai: cette élève avait un caractère quelque peu fantasque et très opposé à la gravité de celui de Thérèse. Mais jamais la Servante de Dieu ne se plaignait à nous de ces procédés ni ne requérait de punition; si à la suite de quelque fait plus grave et manifeste, il nous arrivait de sévir, elle ne s'en réjouissait pas ».

Les Religieuses de l'Abbaye ont reconnu bien volontiers, par ailleurs, que la Sainte a eu à souffrir de la part du milieu où elle se trouvait. « Sœur Thérèse laisse entendre dans sa vie qu'elle a souffert pendant son séjour au pensionnat des Bénédictines. Je crois pouvoir en donner la raison qui était le contraste entre l'exquise délicatesse des rapports mutuels et des formes de la piété dans son milieu familial et la composition du pensionnat qui, à cette époque, comprenait un certain nombre de sujets d'éducation plutôt vulgaire ». (II,14,2-15,1).

[18] « Notre petite sœur rentra seule à l'Abbaye au mois d'octobre. Cet isolement, dans une maison où elle avait trouvé déjà des causes de tristesse, parut pour sa santé, une épreuve dangereuse... » (II,27,1).

Le catéchisme.

19. « (une composition d'H. Sainte) un seul point me manquait pour avoir le maximum, n'ayant pas su le nom du père de Moïse. J'étais donc la première, et j'apportais une belle décoration d'argent » (I,105,1).
20. « [*pour le catéchisme*] je demandai presque tous les jours, l'année qui précéda ma première Communion, la permission de l'apprendre pendant les récréations [*mes efforts furent couronnés de succès*] et je fus toujours la première » (I,109,1).
21. [*pour le catéchisme*] « je fus toujours la première. Si par hasard, pour un seul mot oublié, je perdais ma place, ma douleur se manifestait par des larmes amères que Mr. l'abbé Domin ne savait comment apaiser... Il était bien content de moi (non pas lorsque je pleurais)... » (I,109,1-2).
- [22] « La petite Thérèse ne pouvait courir, étant facilement essoufflée. Alors que je me passionnais pour le « jeu de barres », avec des fillettes de mon âge, elle apprenait son catéchisme en se promenant gravement le long du bâtiment » (II,25,1).

Lectures, études.

23. « Cette attrait pour la lecture a duré jusqu'à mon entrée au Carmel. Dire le nombre de livres qui m'ont passé dans les mains ne me serait

pas possible, mais jamais le Bon Dieu n'a permis que j'en lise un seul capable de me faire du mal » (I,107,2).

24. « [*études spéciales*], d'histoire et de science. Les autres études me laissaient indifférente, mais ces deux parties attiraient toute mon attention... » (I,112,2).

25. « Cette lecture [l'Imitation], fut encore une des plus grande grâces de ma vie, je la fis à la fenêtre de ma chambre d'étude et l'impression que j'en ressentis est trop intime et trop douce pour que je puisse la rendre... Toutes les grandes vérités de la religion, les mystères de l'éternité...

« Je copiai plusieurs passages sur le parfait amour et sur la réception que le Bon Dieu doit faire à ses élus au moment où Lui-même deviendra leur grande et éternelle récompense, je redisais sans cesse les paroles d'amour qui avaient embrasé mon cœur » (I,113,1).

[26] Sur les dispositions scolaires de la petite Thérèse, nous citerons les dépositions suivantes du Procès :

« Elle avait beaucoup de succès dans ses études, bien qu'elle n'apprit pas par cœur très facilement, mais elle retenait fort bien le sens des choses. Elle était dans une classe d'élèves toutes plus âgées qu'elle et remportait cependant tous les prix... ».

« L'histoire et la composition française avaient ses préférences; la grammaire et le calcul lui étaient arides ».

« Au point de vue de l'intelligence, elle était vraiment bien douée, quoiqu'elle eût, dans sa classe, des émules qui l'égalaient. Elle était même un peu faible pour le calcul et l'orthographe ».

Dans un devoir de style daté au crayon, d'une main étrangère, de l'année 1885, et rédigé sous forme de lettre, Thérèse exprimait elle-même ses difficultés avec une humilité sans doute excessive :

« Pour le calcul j'ai beaucoup de mal mais en m'appliquant bien j'espère que je m'y mettrai. Madame St Léon est bien bonne pour nous elle nous encourage de son mieux mais elle ne peut nous dissimuler que nous sommes très peu avancées *elles* nous dit qu'avec de la bonne volonté on arrive à tout; moi j'en mets autant que je le puis [...]. Tu vois que *que* j'ai du mal mais comme on n'*arrive* à rien sans mal j'espère qu'avec de la persévérance moi aussi j'*arriverai* » (II,15,1).

27. « J'aimais encore à [*raconter des histoires*] que j'inventais à mesure qu'elles me venaient à l'esprit, mes compagnes alors m'entouraient avec empressement.

« La même histoire durait plusieurs jours, car je me plaisais à la rendre de plus en plus intéressante à mesure que je voyais les impressions qu'elle produisait et qui se manifestaient sur les visages de mes compagnes... » (I,109,1).

Elle passait pour incapable et maladroite...

- 28 « Toutes mes maîtresses me regardaient comme une élève très intelligente, il n'en était pas de même chez mon Oncle où je passais pour une petite ignorante, bonne et douce, ayant un jugement droit, mais incapable et maladroite... Je ne suis pas surprise de cette opinion que mon Oncle et ma Tante avaient et ont sans doute encore de moi; je ne parlais presque pas, étant très timide, lorsque j'écrivais, mon écriture de chat et mon orthographe qui n'est rien moins que naturelle n'étaient pas fait pour séduire... Dans les petits travaux de couture, broderies et autres, je réussissais bien, il est vrai, au gré de mes maîtresses, mais la façon gauche et maladroite dont je tenais mon ouvrage, justifiait l'opinion peu avantageuse qu'on avait de moi. Je regarde cela comme une grâce, le Bon Dieu voulant mon cœur pour Lui seul, exauçait déjà ma prière « Changeant en amertume les consolations de la terre ». J'en avais d'autant plus besoin que je n'aurais pas été insensible aux louanges. Souvent on vantait devant moi l'intelligence des autres, mais la mienne jamais, alors j'en conclus que je n'en avais pas et je me résignai à m'en voir privée... » (I,109,2).
- [29] « Ses maîtresses reconnaissaient son intelligence, mais dans le monde, elle passait pour incapable et maladroite. [...] Il est vrai qu'elle prêtait aux interprétations désavantageuses, ne disant presque rien et laissant toujours parler les autres » (II,26,1).
- [30] Au Carmel, on lui reprochera une certaine lenteur. Elle y fera elle-même allusion dans un de ses derniers entretiens avec la Rde Mère Agnès de Jésus :
- « Elle me raconta ensuite comme on la trouvait lente, peu dévouée dans les emplois, que moi-même je le crus; et, en effet, nous nous rappelâmes ensemble combien je la grondais fort pour une nappe du réfectoire qu'elle avait gardée longtemps dans son panier sans la raccommoier. Je l'accusais de négligence et je me trompais, car c'est le temps qui lui avait manqué. Cette fois, sans s'excuser du tout, elle avait beaucoup pleuré, me voyant attristée et très mécontente... » (II,72,1).

« Promenade autour de ma chambre ».

31. « Depuis ma sortie de pension, je m'étais installée dans l'ancienne chambre de peinture de Pauline et je l'avais arrangée à mon goût. C'était un vrai bazar, un assemblage de piété et de curiosités, un jardin et une volière... Ainsi dans le fond se détachait sur le mur une grande croix de bois noir sans Christ, quelques dessins qui me plaisaient; sur un autre mur, une bourriche garnie de mousseline et de rubans roses avec des herbes fines et des fleurs; enfin sur le

dernier mur, le portrait de Pauline à 10 ans trônait seul; en dessous de ce portrait j'avais une table sur laquelle était placée une grande cage, renfermant un grand nombre d'oiseaux dont le ramage mélodieux cassait la tête aux visiteurs, mais non pas celle de leur petite maîtresse qui les chérissait beaucoup... Il y avait encore le « petit meuble blanc » rempli de mes livres d'études, cahiers, etc... sur ce meuble était posée une statue de la Ste Vierge avec des vases toujours garnis de fleurs naturelles, des flambeaux. Tout autour il y avait une quantité de petites statues de Saints et de Saintes, des petits paniers en coquillages, des boîtes en papier bristol, etc! Enfin mon jardin était suspendu devant la fenêtre où je soignais des pots de fleurs (les plus rares que je pouvais trouver); j'avais encore une jardinière dans l'intérieur de « mon musée » et j'y mettais ma plante privilégiée... Devant la fenêtre était placée ma table couverte d'un tapis vert et sur ce tapis j'avais posé, au milieu, un sablier, une petite statue de St Joseph, un porte-montre, des corbeilles de fleurs, un encrier etc... Quelques chaises boîteuses et le ravissant lit de poupée de Pauline terminaient tout mon ameublement. Vraiment cette pauvre mansarde était un monde pour moi et comme Mr de Maistre, je pourrais composer un livre intitulé: « Promenade autour de ma chambre » (I,111,1-2).

Pranzini.

32. « ... je priai Céline de faire dire une messe dans mes intentions, n'osant pas la demander moi-même dans la crainte d'être obligée d'avouer que c'était pour Pranzini le grand criminel. Je ne voulais pas non plus le dire à Céline, mais elle me fit de si tendres et si pressantes questions que je lui confiai mon secret; bien loin de se moquer de moi elle me demanda de m'aider à convertir mon pécheur, j'acceptai avec reconnaissance, car j'aurais voulu que toutes les créatures s'unissent à moi pour implorer la grâce du coupable » (I,112,2).

[33] Un escroc qui ne manquait ni d'intelligence, ni de séduction, tel se présentait Pranzini aux yeux du public: né à Alexandrie en 1856, il avait été condamné à la prison en 1877 et avait dû quitter son emploi de fonctionnaire. Engagé comme interprète dans l'armée anglaise au Soudan, il devint croupier dans une maison de jeux à Alexandrie, puis s'attacha quelque temps à un peintre suédois qui l'emmena en France. C'est là qu'avec cynisme il égorga deux femmes et une enfant pour satisfaire un besoin d'argent, à l'aube du 17 mars 1887. Son procès, commencé le 9 juillet, se termina par la condamnation à mort prononcée le 13 juillet. La Cour de Cassation rejeta le pourvoi du condamné et l'exécution eut lieu le 31 août 1887 (II,30,2-31,1).

Avant la visite à Mgr l'Evêque de Bayeux.

34. « Papa qui ne voulait pas voir sa petite reine entrer à l'évêché avec sa belle toilette toute trempée la fit monter dans un omnibus et conduire à la cathédrale. Là commencèrent mes misères, Monseigneur et tout son clergé assistaient à un grand enterrement. L'Eglise était remplie de dames en deuil et j'étais regardée de tout le monde avec ma robe claire et mon chapeau blanc, j'aurais voulu sortir de l'Eglise mais il ne fallait pas y penser, à cause de la pluie, et pour m'humilier encore davantage, le Bon Dieu permit que Papa avec sa simplicité patriarcale me fit monter jusqu'au haut de la cathédrale; ne voulant pas lui faire de peine je m'exécutai de bonne grâce et procurai cette distraction aux bons habitants de Bayeux que j'aurais souhaité n'avoir jamais connus... [...] Nous allâmes directement chez Mr Révérony qui était instruit de notre arrivée [*ayant lui-même fixé le jour du voyage*] mais il était absent; il nous fallut donc errer dans les rues qui me parurent bien tristes; enfin nous revînmes près de l'évêché et Papa me fit entrer dans un bel hôtel où je ne fis pas nonneur à l'habile cuisinier [...]. Après nous être reposé, nous retournâmes chez Mr Révérony; un monsieur arriva en même temps, mais le grand vicaire lui demanda poliment d'attendre et nous fit entrer les premiers dans son cabinet (le pauvre monsieur eut le temps de s'ennuyer car la visite fut longue) » (I,114,2; 115,1).

En route pour Rome.

35. « ... car j'étais résolue d'arriver à mes fins, je dis même que j'irais jusqu'au Saint-Père, si Monseigneur ne voulait pas me permettre d'entrer au Carmel à 15 ans » (I,114,2).
- [36] L'idée d'une démarche auprès du Pape est née aussi d'une inspiration personnelle de Thérèse. Mais le voyage à Rome était déjà projeté avant qu'elle prenne cette détermination (II,35,1).
- [37] Thérèse recevait, à nouveau, une lettre où Sœur Agnès de Jésus la laissait libre de parler au Saint-Père, annulant ainsi la défense qu'elle lui avait faite avant le départ. Elle l'encourageait même: .
- « ... Je crois qu'il serait bon de dire d'abord: O très Saint-Père, j'ai une grande grâce à vous demander... S'il n'entend pas et passe à un autre pèlerin sans faire attention répète sans te lasser: Très Saint-Père, j'ai une grande grâce à vous demander. A la fin ce bon Saint-Père finira bien par comprendre. Quand il aura l'air de t'écouter ou s'il t'interroge tu lui expliqueras en peu de mots le sujet de ta demande: Très Saint-Père en l'honneur de votre jubilé permettez-moi d'entrer au Carmel à 15 ans. On me trouve bien jeune. Mais puisque j'ai la Vocation et que Papa veut bien! [...] Surtout

- ne te laisse pas rebuter par un premier refus pense à la persévérance de la chananéenne... » (II,41,2).
38. « Je n'avais pas assez d'yeux pour regarder. Debout à la portière je perdais presque la respiration, j'aurais voulu être des deux côtés du wagon car, en me détournant, je voyais des paysages d'un aspect enchanteur et tout différents de ceux qui s'étendaient devant moi » (I,116,1-2).
39. « [*Un vieux monsieur...*] qui sans doute n'avait pas l'âme aussi poétique nous regardait du coin de l'œil... » (I,116,2).
40. « Ce fut avec joie que je quittai Bologne, cette ville m'était devenue insupportable par les étudiants dont elle est remplie et qui formaient une haie quand nous avions le malheur de sortir à pied et surtout à cause de la petite aventure qui m'est arrivée avec l'un d'eux... » (I,116,2-117,1).
- [41] « A la descente du train à Bologne, se trouvait une nuée d'étudiants; l'un d'eux eut vite fait d'enlever Thérèse, dans ses bras, sans que, dans la bagarre, nous ayons pu y prendre garde. Mais elle se recommanda à la Sainte Vierge et lança un tel regard à l'importun qu'il eut peur et lâcha prise instantanément » (II,39,1).
42. « Je ne puis encore comprendre pourquoi les femmes sont si facilement excommuniées en Italie; à chaque instant on nous disait: « N'entrez pas ici... N'entrez pas là, vous seriez excommuniées!... ». Ah! les pauvres femmes, comme elles sont méprisées!... Cependant elles aiment le Bon Dieu en bien plus grand nombre que les hommes et pendant la Passion de Notre-Seigneur, les femmes eurent plus de courage que les apôtres puisqu'elles bravèrent les insultes des soldats et osèrent essuyer la Face adorable de Jésus... C'est sans doute pour cela qu'Il permet que le mépris soit leur partage sur la terre, puisqu'Il l'a choisi pour lui-même.. Au ciel Il saura bien montrer que ses pensées ne sont pas celles des hommes, car alors les dernières seront les premières... Plus d'une fois pendant le voyage je n'ai pas eu la patience d'attendre le Ciel pour être la première... Un jour que nous visitions un monastère de Carmes, ne me contentant pas de suivre les pèlerins dans les galeries extérieures, je m'avançai sous les cloîtres intérieurs... tout à coup je vis un bon vieux carme qui de loin me faisait signe de m'éloigner; mais au lieu de m'en aller, je m'approchai de lui et montrant les tableaux du cloître, je lui fis signe qu'ils étaient jolis. Il reconnut sans doute à mes cheveux sur le dos et à mon air jeune que j'étais une enfant, il me sourit avec bonté et s'éloigna voyant qu'il n'avait pas une ennemie devant lui; si j'avais pu lui parler italien, je lui aurais dit être une future carmélite, mais à cause des constructeurs de la tour de Babel, cela me fut impossible » (I,118,2-119,1).
- [43] « Une seule fois j'ai rencontré un prêtre très estimable qui disait l'avoir trouvé trop joviale, lors de son voyage à Rome, alors qu'elle

n'avait pas quinze ans. Je trouvais moi-même qu'il était trop sévère dans son appréciation envers une enfant de quinze ans qui, du reste, était d'un caractère aimable et gai » (II,39,2) (Témoignage de Dom Madelaine).

* * *

Au Carmel: Mère Marie de Gonzague.

- [44] Thérèse, on le sait, dut exercer sa foi d'une façon toute particulière vis-à-vis de Mère Marie de Gonzague. « Sans doute j'aimais beaucoup Notre Mère », affirme-t-elle quelques lignes plus loin; avec la plupart des Sœurs de la Communauté, elle lui reconnaissait, en effet, les dons d'intelligence et d'organisation qui avaient contribué à établir la fondation encore toute récente. Mère Marie de Gonzague attirait aussi par un certain charme extérieur auquel Thérèse ne fut pas insensible. Mais elle était de « nature mal équilibrée. Tantôt gaie à l'excès, tantôt plongée dans de noires mélancolies à propos d'un rien... » et elle était dominée par une « passion de jalousie [...] qui se développant avec les années, occasionna des heurts fréquents, des susceptibilités, et même des scènes terribles » (II,48,1).
- [45] « Ici j'ai effacé quelques lignes dans le manuscrit et n'en ai même pas pris copie, ce que je regrette beaucoup. Mais c'était si élogieux pour moi que j'avais peur qu'un jour ou l'autre Mère Marie de Gonzague ne lise ces lignes et ne s'en offusque » (II,55,2) (Mère Agnès).

Ce que Soeur St Pierre pense de Soeur Thérèse.

- [46] Sœur Geneviève raconta: « des les premiers jours de mon entrée, sœur St Pierre me fit demander à son infirmerie, disant qu'elle avait une chose très importante à me confier. Elle me fit asseoir sur un petit banc en face d'elle, et me raconta en détail toute la charité que sœur Thérèse avait exercée à son égard. Puis avec un ton solennel, elle me dit mystérieusement: « Je garde tout ce que j'en pense... mais cette enfant ira loin... Si je vous ai conté tout cela, c'est parce que vous êtes jeune et que vous pourrez le dire à d'autres dans la suite, car de tels actes de vertu ne doivent pas demeurer sous le boisseau » (II,77,1).

Gaieté de Sœur Thérèse.

- [47] Au Carmel, en récréation, Sœur Thérèse imitera encore les guides du Colisée. Dans ses lettres à M. Martin du 29 avril et du 30 décembre 1888, elle transcrira par écrit leurs lapsus pour amuser son correspondant.

Thérèse était très observatrice et tenait de son père un don d'imitation extraordinaire. Sa sœur Léonie en a témoigné au Procès.

« Elle était très spirituelle et très gaie: elle avait une aptitude particulière à contrefaire le ton de voix et les manières des autres, mais, jamais, à ma connaissance, ce petit amusement n'a dégénéré en moquerie et n'a donné lieu au plus léger manquement à la charité: elle savait s'arrêter à point, avec un tact parfait » (II,40,1-2).

« Je ne sais pas si j'ai pu écrire dix lignes sans être dérangée ».

43. « [*discours...*] qui doit vous avoir fatiguée à lire, pardonnez-moi, ma Mère bien-aimée, et songez qu'en ce moment les infirmières pratiquent à mon égard ce que je viens d'écrire, elles ne craignent pas de faire deux mille pas là où vingt suffiraient, j'ai donc pu contempler la charité en action! Sans doute mon âme doit s'en trouver embaumée; pour mon esprit, j'avoue qu'il s'est un peu paralysé devant un pareil dévouement et ma plume a perdu de sa légèreté. Pour qu'il me soit possible de traduire mes pensées, il faut que je sois comme le passereau solitaire, et c'est rarement mon sort. Lorsque je commence à prendre la plume, voilà un bonne sœur qui passe près de moi, la fourche sur l'épaule. Elle croit me distraire en me faisant un peu la causette: foin, canards, poules, visite du docteur, tout vient sur le tapis; à dire vrai, cela ne dure pas longtemps, mais il est plus d'une bonne sœur charitable et tout à coup une autre faneuse dépose des fleurs sur mes genoux croyant peut-être m'inspirer des idées poétiques. Moi qui ne les recherche pas en ce moment, j'aimerais mieux que les fleurs restent à se balancer sur leur tiges. Enfin, fatiguée d'ouvrir et de fermer ce fameux cahier, j'ouvre un livre (qui ne veut pas rester ouvert) et je dis résolument que je copie des pensées des Psaumes et de l'Évangile pour la fête de Notre Mère. C'est bien vrai car je n'économise pas les citations... Mère chérie, je vous amuserais, je crois, en vous racontant toutes mes aventures dans les bosquets du Carmel, je ne sais pas si j'ai pu écrire dix lignes sans être dérangée, cela ne devrait pas me faire rire, ni m'amuser, cependant pour l'amour du Bon Dieu et de mes sœurs (si charitables envers moi) je tâche d'avoir l'air contente et surtout de l'être... Tenez, voici une faneuse qui s'éloigne après m'avoir dit d'un ton campatissant: « Ma pauvr'ptite sœur, ça doit vous fatiguer d'écrire comme ça toute la journée ». — « Soyez tranquille, lui ai-je répondu, je parais écrire beaucoup mais véritablement je n'écris presque rien ». — « Tant mieux, m'a-t-elle dit d'un air rassuré, mais c'est égal, j'suis bin contente qu'on soit en train d'faner car ça vous distrait toujours un peu ». En effet, c'est une si grande distraction pour moi (sans compter les visites des infirmières) que je ne mens pas en disant n'écrire presque rien » (I,127,1).

J'aime tant la Sainte Vierge.

49. « ... mais toute seule (j'ai honte de l'avouer) la récitation du chapelet me coûte plus que de mettre un instrument de pénitence... Je sens que je le dis si mal! j'ai beau m'efforcer de méditer les mystères du rosaire, je n'arrive pas à fixer mon esprit... Longtemps je me suis désolée de ce manque de dévotion qui m'étonnait, car j'aime tant la Sainte Vierge qu'il devrait m'être facile de faire en son honneur des prières qui lui sont agréables. Maintenant je me désole moins, je pense que la Reine des Cieux étant ma Mère, elle doit voir ma bonne volonté et qu'elle s'en contente » (I,128,1)
50. « La Sainte Vierge me montre qu'elle n'est pas fâchée contre moi, jamais elle ne manque de me protéger aussitôt que je l'invoque. S'il me survient une inquiétude, un embarras, bien vite je me tourne vers elle et toujours, comme la plus tendre des Mères, elle se charge de mes intérêts. Que de fois, en parlant aux novices, il m'est arrivé de l'invoquer et de ressentir les bienfaits de sa maternelle protection! » (I,128,1)

Saint Joseph.

- [51] « C'est à St Joseph qu'elle s'adressa au Carmel pour obtenir la grâce de la Communion quotidienne et la liberté du confesseur sur ce point. Les Décrets de 1891, en exauçant sa prière, augmentèrent beaucoup sa confiance en Saint Joseph ».

Un décret du Pape Léon XIII devait, en effet, enlever aux Supérieures des maisons religieuses le droit de régler le nombre de communions de leurs sujets, pour le laisser entièrement au confesseur. Tout en respectant cette décision, la Rde Mère Marie de Gonzague fit beaucoup de difficultés pour l'appliquer et Thérèse en souffrit tout particulièrement.

« Elle disait, quelque temps avant sa mort, à Mère Marie de Gonzague, qui avait peur de la communion quotidienne: « Ma Mère, quand je serai au Ciel, je vous ferai changer d'avis ». C'est ce qui arriva » (II,33,2).

La Sainte Face

- [52] « Le foyer de la dévotion à la Sainte Face fut, au XIX siècle, le Carmel de Tours, où avait vécu Sœur Marie de Saint-Pierre, inspiratrice et conseillère de M. Dupont, « le Saint Homme de Tours ». La Rde Mère Agnès de Jésus fut attirée à cette dévotion par Mère Geneviève de Sainte-Thérèse qui, en 1847, avait lu le récit de l'œuvre entreprise par Sœur Marie de Saint-Pierre et obtenu la permission de placer une image du voile de Véronique dans la chapelle du cou-

vent. Les registres de l'Oratoire de la Sainte Face, à Tours (année 1885, 19 mars et 26 avril), portent la liste des membres de la famille Guérin et de la famille Martin » (II,49,1).

Règles de vie spirituelle.

53. « ... puis elle m'indiquait le moyen d'être sainte par la fidélité aux plus petites choses elle me donna la petite feuille: " Du renoncement " que je méditais avec délices » (I,108,1).
54. « Je sentais qu'il valait mieux parler à Dieu que de parler de Dieu, car il se mêle tant d'amour-propre dans les conversations spirituelles... » (I,110,2).
55. « C'est ainsi qu'il faut savoir reconnaître dès l'enfance ce que le Bon Dieu demande aux âmes et seconder l'action de sa grâce, sans jamais la devancer ni la ralentir.
« Comme les petits oiseaux apprennent à chanter en écoutant leurs parents, de même les enfants apprennent la science des vertus, le chant sublime de l'Amour Divin, auprès des âmes chargées de les former à la vie » (I,114,2).
56. « Oh! qu'elle est douce la voie de l'Amour!... Comme je veux m'appliquer à faire toujours avec le plus grand abandon, la volonté du Bon Dieu!... ».
« pour répondre à tout l'amour de Jésus elle voudrait faire pour lui ce qu'Il a fait pour elle » (I,123,2).
57. « Jamais il n'aurait l'audace de paraître en ta présence, de sommeiller devant toi... oui, c'est là encore une faiblesse du petit oiseau lorsqu'il veut fixer le Divin Soleil et que les nuages l'empêchent de voir un seul rayon, malgré lui ses petits yeux se ferment, sa petite tête se cache sous la petite aile et le pauvre petit être s'endort, croyant toujours fixer son Astre Chéri. A son réveil, il ne se désole pas, [son petit cœur reste en paix] il recommence son office d'amour, il invoque les Anges et les Saints qui s'élèvent comme des Aigles vers le Foyer dévorant, objet de son envie... » (I,124,2).
- [58] « Aucun argument de critique externe ne peut établir avec certitude laquelle des deux sœurs eut la priorité dans l'utilisation de ce symbole. Sans doute, nous savons que Thérèse avait été très frappée par les ascenseurs rencontrés à Paris et dans les luxueux hôtels italiens. « Nous avons été dans les ascenseurs, c'est très amusant », écrivait Céline le 5 novembre 1887 (lettre datée de Paris). Dans les récréations de Communauté, la Sainte aimait faire la description de cette invention, si audacieuse à l'époque, et peut-être s'ébauchait-il déjà, dans sa pensée, une transposition spirituelle de cette manière rapide de gravir les étages » (II,67,1-2).
- [59] « Les anciennes novices de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus ont té-

moigné au Procès de Béatification combien sa direction était sûre. Citons en particulier une déposition d'une converse, Sœur Marie-Madeleine du Saint-Sacrement:

« Il me semble qu'elle avait tout ce qu'il fallait pour diriger et nous faire devenir des saintes. On voyait qu'elle faisait tout ce qu'elle disait, aussi cela inspirait de l'imiter. - Lorsqu'on l'interrogeait, elle réfléchissait toujours un instant avant de répondre. Toujours, elle arrangeait les choses pour que le Bon Dieu soit content. « Ses décisions étaient très claires et très justes. Elle apportait dans notre formation beaucoup de zèle et de désintéressement. « Quoiqu'il puisse arriver, disait-elle, je vous dirai la vérité; j'aime mieux être obligée de quitter la Communauté que de laisser une âme dans l'ignorance » (II,68,1-2).

- [60] « Dans les directions que j'avais avec la Servante de Dieu, je ne pouvais m'empêcher d'admirer son tact et sa délicatesse. Aucune question gênante ou curieuse, même sous prétexte de me faire du bien » (II,78,1).

Vie religieuse.

- [61] « ... il ne faut pas se faire donner des permissions qui puissent adoucir le martyre de la vie religieuse, car alors ce serait une vie naturelle et sans mérite » (II,52,1).
- [62] « *La vie religieuse que les théologiens appellent un martyre* ». Thérèse se souvient peut-être en écrivant ces lignes d'une pensée du R. P. Pichon, relevée parmi des notes de retraite dont elle a eu communication: « la vocation religieuse a le mérite du martyre [...] il y a des saints qui ont subi le martyre et qui n'auraient jamais pu accepter celui de la vie religieuse » (II,71,1).

Carmélite, Epouse et Mère.

63. « ... ces trois privilèges sont bien ma vocation, Carmélite, Epouse et Mère... » (I,123,2).
- [64] ... au Carmel son but tout spécial fut de prier et de se sacrifier pour les prêtres, ce qu'elle appelait « faire le commerce en gros » (II,63,1).

St Elie - St Jean de la Croix.

65. « Mon union avec Jésus se fit, non pas au milieu des foudres et des éclairs, c'est-à-dire des grâces extraordinaires, mais au sein d'un léger zéphir semblable à celui qu'entendit sur la montagne notre père St Elie » (I,121,2).
- [66] Thérèse n'avait à son usage personnel que *Le Cantique Spirituel* et *La Vive Flamme d'Amour*, par le Bienheureux Père Saint Jean de

la Croix, Premier Carme déchaussé et Directeur de Sainte Thérèse. Edition augmentée des Lettres du P. Berthier sur la Doctrine spirituelle de Saint Jean de la Croix et d'une Analyse de ses Oeuvres en deux sermons, par Mgr. Landriot, archevêque de Reims (Ch. Douniol et Cie, Paris, 1875. Format: 18x11,5 cm. Deux tomes reliés en un volume de XIV+416+379 pages) (II,24,2).

- [67] Dans une déposition du Procès « Céline » évoque un des thèmes familiers aux deux sœurs: « Chaque soir, aux fenêtres du Belvédère nous nous communiquions nos pensées, et devisions sur l'Eternité... Ces paroles de St Jean de la Croix: « Seigneur, souffrir et être méprisé! » revenaient souvent sur nos lèvres et enflammaient nos cœurs. Le mépris nous semblait avoir seul des charmes sur cette terre et la souffrance être le seul bien digne d'envie » (II,33,1).
- [68] Fille du Carmel, Thérèse a éprouvé le besoin de rattacher la grâce de sa Profession, comme celle de sa Confirmation, à la communication divine reçue par le prophète Elie au sommet de l'Horeb. La manière dont elle envisage le caractère substantiel de cette communication, dépouillée de tout appareil visible, semble bien inspirée des commentaires de Saint Jean de la Croix (*Cantique Spirituel*, strophe XIV, p. 243 et *Vive Flamme*, strophe II, p. 178). A l'époque de sa profession la Sainte n'avait « pas d'autre nourriture spirituelle » que la lecture des œuvres du Saint (II,52,2).
- [69] A partir de la retraite prêchée par le Père Alexis (octobre 1891) « elle se donna tout entière à la confiance en Dieu, elle chercha dans les Livres Saints, l'approbation de sa hardiesse. Elle répétait avec bonheur la parole de St Jean de la Croix: « On obtient de Dieu autant que l'on en espère » (II,55,1).
- [70] L'exemplaire du *Cantique Spirituel* et de la *Vive Flamme d'Amour* dont se servit la Sainte est conservé [...] aux Archives du Carmel de Lisieux.

On lit sur la page de garde de ce volume une note, écrite au crayon et non signée:

« Les marques de ce livre et les petites croix ont été mises par Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus pendant sa dernière maladie ».

Trois passages de la *Vive Flamme* ont été ainsi marqués (II,57,2).

- [71] L'amour de Thérèse pour Saint Jean de la Croix est affirmé à plusieurs reprises dans le Procès. Citons en particulier le témoignage de Sœur Marie des Anges:

« Elle aimait par-dessus tout le Saint Evangile, les Livres Saints, le Cantique des Cantiques, les œuvres de St Jean de la Croix. Un jour, je ne sais si elle avait 17 ans, elle me parla de certains passages de sa mysticité avec une intelligence tellement au-dessus de son âge que j'en restai tout étonnée » (II, 58,1).

- [72] Sœur Marie de la Trinité, novice de Sainte Thérèse, en témoigne aussi au Procès [...] et dans ses souvenirs personnels:

« Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus avait un amour très particulier pour N.P. St Jean de la Croix, amour plein de reconnaissance pour le bien, le réconfort puisé dans ses écrits. Elle aimait à m'en parler et me citait, de mémoire, les passages qui l'avaient le plus frappée: « C'est le saint de l'Amour par excellence », me disait-elle [...]. Je l'entends encore me dire, avec un accent inimitable, y joignant gestes gracieux:

« Et m'abaissant si bas, si bas,
Je m'élevai si haut, si haut,
Que je pus atteindre mon but »

[...]Ce que je ne puis rendre c'est son accent pénétré, insistant sur ce que sa petite voie d'humilité et d'amour n'était autre que celle de N.P. St Jean de la Croix: *le rien* de nous, *le tout* de Dieu » (II,58,1-2).

[73] « *en quoi consiste le véritable amour...* »

Il semble que Thérèse elle-même a été éclairée dans cette matière délicate par un texte de Saint Jean de la Croix qu'elle a copié au verso d'une image donnée à Sœur Marie de la Trinité:

« Quand l'amour que l'on porte à la créature est une affection toute spirituelle et fondée sur Dieu seul, à mesure qu'elle croît, l'amour de Dieu croît aussi dans notre âme; plus alors le cœur se souvient du prochain, plus il se souvient aussi de Dieu et le désire, ces deux amours croissant à l'envi l'un de l'autre... » (II,74,2).

*Le ciel au moment de la mort.*¹⁴

[74] « *Qui s'offrent comme victimes à la Justice de Dieu...* »

La Sainte [...] pense peut-être aussi à ce passage d'un livre qui était en honneur, à l'époque, dans la plupart des Carmels, et dont la bibliothèque de Lisieux possédait quelques exemplaires: *Le Trésor du Carmel*: « La fin de l'Ordre du Carmel [...]. C'est encore de prier pour les pécheurs, de s'offrir pour eux à la justice divine et de suppléer par les rigueurs d'une vie austère et crucifiée, à la pénitence qu'ils ne font pas [...] (II,59,1).

[75] Voici un témoignage intéressant de celle-ci (Sr Marie du Sacré-Cœur), recueilli assez tardivement, il est vrai, le 2 juin 1938:

« Dans le courant de juin 1895, peu de jours certainement après qu'elle s'était offerte à l'Amour Miséricordieux, j'étais avec elle à travailler au jardin (pour faner le foin). Elle me dit: « Voudriez-vous faire l'Acte d'offrande à l'Amour Miséricordieux? — Je ne sais

¹⁴ Voir notre opuscule *La doctrine de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus sur le Purgatoire*, Librairie du Carmel, 27 rue Madame, Paris, 1950, 46 pages.

pas ce que vous voulez dire, lui répliquai-je, car je n'en avais pas encore entendu parler. — Eh bien! reprit-elle, vous savez qu'il y a des âmes qui s'offrent en victime à la Justice de Dieu... — Oh oui, répondis-je aussitôt, mais je n'aime pas beaucoup ces choses-là ».

« Sœur Thérèse m'expliqua alors, tout simplement, qu'il ne s'agissait pas de s'offrir à la Justice du Bon Dieu, mais au contraire à son Amour Miséricordieux; « et alors, vous le voyez, conclut-elle on n'a rien à craindre car, de cet Amour, on ne peut attendre que de là Miséricorde » (II,59,2; 60,1).

[76] « A Sœur Fébronie, qui défendait les droits de la justice divine, Thérèse avait déclaré en une autre circonstance: « Ma Sœur, vous voulez de la justice de Dieu, vous aurez de la justice de Dieu. L'âme reçoit exactement ce qu'elle attend de Dieu ». Les faits semblent avoir donné raison à Thérèse, si l'on tient compte d'un rêve qu'elle raconta à sa Prieure en ces termes:

« O ma Mère, ma Sr Fébronie est venue cette nuit demander que l'on prie pour elle; elle est en purgatoire, sans doute pour n'avoir pas assez compté sur la miséricorde du Bon Dieu. Par son air suppliant et son regard profond, elle semblait me dire: « Vous aviez raison, toute justice s'accomplit sur moi, mais c'est ma faute; si je vous avais crue, j'aurais été droit au Ciel!... » (II,61,1).

FR. PHILIPPE DE LA TRINITÉ, O.C.D.

Réalisme spirituel de Sainte Thérèse de Lisieux*

Eructavit cor meum verbum bonum: dico ego opera mea Regi.
Ce verset nous venait à l'esprit lorsque nous terminions la lecture de l'ouvrage du P. Victor de la Vierge. Nous plaindrions celui qui ne goûterait pas ces pages, celui qui ne saurait pas les apprécier à leur juste valeur.

Certes, il ne s'agit pas d'un livre scientifique. L'auteur qui sait

* VICTOR DE LA VIERGE, O.C.D., *Réalisme spirituel de Sainte Thérèse de Lisieux. D'après les manuscrits authentiques.* Paris, Lethielleux, 1956. VIII-199 pp.; 19 x 14 cm.

mieux que quiconque ce qu'il a voulu faire nous en avertit clairement. Et qu'importe? Plus proche de sa source, au milieu de la nature, — montagnes ou plaines, — l'eau du fleuve ne passe pas encore entre des quais aux arbres soigneusement alignés, ni sous des ponts dorés, — mais elle est fraîche et pure. On peut s'y désaltérer sans crainte. On respire auprès d'elle un air vivifiant.

Ce livre est tissé de nombreuses citations de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, fort bien choisies. Les commentaires et réflexions de l'auteur sont de qualité, ainsi que nous voudrions le donner à entendre par les courts extraits que l'on trouvera ci-après. Mais surtout, il se dégage d'entre les lignes une chaude conviction communicative que nous ne pouvons transmettre: *Tolle et lege*.

Ce livre se classe d'emblée parmi les meilleurs qui aient paru sous le signe de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, — nous dirons plus: parmi les meilleurs de notre littérature carmélitaine d'hier et d'aujourd'hui. Il n'a besoin d'aucun patronage pour faire son chemin, et il fera, chemin faisant, beaucoup de bien. *Floreat et fructificet*.

* * *

Le P. Victor nous dit ce qu'il a tenté de réaliser:

« Cet essai se tient plutôt sur le plan d'une pédagogie du théologal et voudrait présenter aux âmes la découverte progressive et la transmission concrète par Thérèse de son idéal, beaucoup plus que l'exposé théorique de sa doctrine. Car avant d'enseigner au monde sa petite voie, la Sainte eut à la communiquer autour d'elle de son vivant. Pie XI le soulignait déjà le 17 mai 1925: « Cette voie d'Enfance Spirituelle (Sainte Thérèse) l'a enseignée par ses paroles et ses exemples aux novices de son monastère, et elle l'a fait découvrir à tous par ses écrits ». C'est donc Thérèse trouvant sa voie, puis travaillant à y faire progresser des personnes bien concrètes à travers les circonstances les plus variées et les plus humbles, que nous avons essayé de suivre et de faire revivre » (p. VII).

« Voici donc la ligne directrice de cet essai: Après une brève analyse du milieu de vie de Thérèse au Carmel, du climat qu'elle a travaillé à créer autour d'elle pour réléver sa voie d'amour (*Chapitre Ier*), nous tenterons l'étude de son expérience personnelle. Nous essaierons de dégager d'abord l'intention qui la guida dans sa recherche spirituelle (*Chapitre II*), puis nous la verrons découvrir progressivement tous les éléments de sa doctrine (*Chapitre III*).

« Nous écouterons ensuite enseigner les âmes et leur communiquer le fruit de son expérience intérieure. Elle leur montrera d'abord les exigences de la « petite voie », la disposition foncière requise pour s'y engager sûrement (*Chapitre IV*). Puis ce sont les démarches essentielles de l'enfant de Dieu et son cheminement vers le Père qu'elle mettra en lumière: la Foi en l'amour, qui apparaît comme le fondement de la voie d'enfance (*Chapitre V*), l'offrande à l'Amour: engagement décisif dans cette voie (*Chapitre VI*); le mouvement d'abandon, enfin, qui est l'exercice constant de l'âme livrée à l'amour (*Chapitre VII*).

« Pour terminer, nous lierons en faisceau ces quelques réflexions autour d'une idée bien chère à notre Sainte: le Cœur de l'Eglise, ce point de convergence des choses créées et incréées; c'est là que la petite voie conduit Thérèse, c'est ce milieu vital qui a assuré à son âme une merveilleuse éclosion théologique.

« Cœur de l'Eglise, épanouissement dans la confiance et l'amour, tels sont les sommets vers lesquels Thérèse veut attirer à la suite un grand nombre d'âmes » (p. VIII).

Quelques extraits des commentaires et réflexions de l'auteur.

I. Le milieu de vie de Thérèse au Carmel.

« La Sainte, de son côté, fait confiance à ses novices, parce qu'elle croit à l'action puissante du Christ dans leurs cœurs. La connaissance merveilleuse qu'elle a du travail de la grâce en elle, lui fait deviner le besoin absolu que les âmes ont de Dieu, ainsi que les prodiges dont elles sont capables avec son aide. Thérèse croit à la grâce et la seconde jusqu'à en obtenir le triomphe » (p. 13).

« A trop d'esprits la vie religieuse apparaît comme une couveuse pour les âmes, un refuge pour la faiblesse. Thérèse qui la vit pleinement, sait ce qu'il en coûte, et combien cette dure bataille exige des tempéraments équilibrés, des âmes à forte trempé. Elle apprend aux novices à ne se compter pour rien, à laisser tout ce qui n'est pas Dieu, à s'oublier toujours elles-mêmes. « Elle ne pouvait souffrir, rapporte Sœur Geneviève, que l'on attache de l'importance à des souffrances puérides » (p. 14).

« Thérèse ne s'enferme pas dans une méthode. Avec son intuition spirituelle et sa perception des nuances, la Sainte a vite senti qu'aucun travail standardisé n'est possible quand on s'adresse aux âmes, qu'aucune recette n'est alors valable pour toutes. Aussi, note-t-elle comme première condition d'efficacité, le renoncement à tout système, et la variété, la souplesse des moyens de formation » (p. 16).

« Sa manière? C'est de suivre l'Esprit, Lui seul; elle a donc presque toujours un caractère vivant et spontané. Thérèse improvise; elle crée pour chaque âme comme Dieu lui-même » (p. 17).

« Son intuition n'est que le fruit normal des dons du Saint-Esprit, portés à un haut degré de perfection, et pour ainsi dire affinis par l'accueil fidèle que la Sainte leur a réservé » (p. 20).

« Loin d'elle, en effet, la pensée de laisser aboutir ses Sœurs à une « perfection » imaginaire, faite d'exaltation et d'amour-propre déguisé. Thérèse ne les fait pas tendre vers l'idéal qu'elles pourraient se forger, mais les invite à répondre à l'appel particulier de l'Esprit-Saint » (p. 22).

II. - *L'intention de Thérèse.*

« Sa tâche d'éducatrice ne la distrait pas de sa quête de Dieu: elle en fait partie. Car les saints n'ont pas deux objectifs, et ils demeurent fidèles à leur intuition en s'efforçant de la faire partager » (p. 27).

« Elle eut comme d'instinct cette certitude qu'un saint Augustin ou d'autres acquièrent par une expérience souvent longue et douloureuse: tout ce qui n'est pas Dieu passe, tout qui passe n'est rien, et ce rien laisse notre cœur, lorsqu'il essaye de s'en nourrir, absolument insatisfait » (p. 29).

« Entre le Tout sublime de Dieu et le rien décevant de l'homme existe le lien le plus vivant, le plus réel et le plus mystérieux: l'Amour » (p. 30).

« De l'amour du Maître comme de l'amour des âmes la Croix est: le témoignage et la nourriture » (p. 32).

« (...) la maternité douloureuse qu'est la charité fraternelle (...) » (p. 33).

« (...) tout dans l'existence et le travail de Thérèse apparaît teinté de ce zèle des âmes qui embrase son cœur comme le fait l'amour de Jésus » (p. 84).

« Elle garde son propre cœur sans partage, car sa charité pleine de fraternelle tendresse, d'exquise sollicitude, jaillit tout naturellement de son amour du Maître » (p. 37).

III. - *Le Secret de l'action de Thérèse.*

« Jamais sa faiblesse ne lui servit de prétexte pour éviter un effort »

« Rien d'extraordinaire en ses œuvres et ses sacrifices sinon la délicatesse d'un amour qui ne laisse rien passer l'offrir » (ibidem).

« Ceci dit pour situer la voie d'enfance dans l'atmosphère où la voulait Thérèse, c'est-à-dire aux antipodes du quiétisme paresseux et de toute confiance présomptueuse » (p. 45).

« Elle a toutes les audaces de l'enfant qui se sait aimé, et de plus elle possède une finesse, une logique déconcertantes » (p. 49).

« Sa misère est sa joie, son gagne-pain, elle s'en sert à chaque instant comme d'une amorce, d'un appât pour la Toute-Puissance divine » (p. 50).

« Sans doute elle a fait effort en sa vie, mais un effort: celui de rester unie à Jésus, de tout attendre de Lui seul. Mais de cet effort unique est née toute la force réelle de Thérèse, toute son efficacité, car il n'a jamais porté directement sur l'obstacle, il a consisté à tenir fixé sur Jésus seul un regard tout de confiance, comme une invitation pour Lui à œuvrer en elle » (pp. 51-52).

« L'amour de Dieu la met au service de ses Sœurs d'une manière très pratique, très concrète qui engage sa vie de chaque instant » (p. 55).

« Pas un instant Thérèse ne sépare l'action divine des moyens humains dans lesquels le plus souvent elle s'incarne. Mais elle les emploie en dépendance absolue de Dieu et quand visiblement Il veut s'en servir pour se donner aux âmes. Là repose toute la justesse de son attitude. Elle a trouvé le parfait équilibre entre un angélisme qui, voulant se passer de tout l'humain, attendrait du ciel, des actions toutes faites et des novices toutes formées, et l'activisme qui se couperait du sumaturel et croirait tant aux causes secondes qu'il en oublierait la Cause Première » (p. 57).

« Le secret de Thérèse ne fut donc point de renoncer à assumer pleinement sa tâche délicate, mais de ne la considérer jamais comme une œuvre humaine et personnelle; de refuser qu'elle lui devienne une préoccupation et de s'en servir au contraire pour adhérer plus fortement à Dieu. Elle a voulu assumer tous ses devoirs, mais sans autre souci que l'Amour » (p. 59).

« La vie de Marie, le cœur de Marie sont pour elle une vivante traduction de l'évangile, le chemin direct de l'abandon. Mais plus encore qu'une beauté attirante, la Vierge est pour Thérèse la Mère qui enfante et éduque. *L'Histoire d'une âme* n'est que l'histoire des tendresses de Marie » (p. 69).

« (...) Thérèse s'appuyant, non point tour à tour, mais en même temps (car la vie ne se découpe pas) sur ce que nous pouvons bien appeler les trois constantes de son enseignement: renoncement par amour, foi en l'amour, don de soi à l'amour, mène les âmes depuis leur entrée dans la voie de Dieu jusqu'à leur pleine stature spirituelle » (p. 73).

IV. - *Les exigences de l'Enfance évangélique.*

« Le Seigneur est Esprit. Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté » (II. Cor., 3, 17). « Cette vérité si chère à la Sainte est sous-jacente à la plus grande partie des instructions recueillies par ses novices » (p. 78).

« Le but que Thérèse poursuit, c'est donc, d'établir et de maintenir les âmes dans un état intérieur de simplicité et de dépouillement, qui leur permette de suivre l'attrait divin sans que rien les arrête, et qui offre un terrain propice au désir que Dieu a déposé en elles comme un germe précieux. On peut dire que Thérèse procure ainsi à Dieu Lui-même la liberté d'attirer plus fortement l'âme de ses novices, d'agir en elles, sans que rien d'humain les enchaîne à autre chose que Lui » (p. 82).

« Le renoncement que Thérèse demande est donc simplement l'exigence d'un regard intérieur tout attentif à Dieu » (p. 84).

V. - La Foi en l'Amour.

« Thérèse s'est passionnément employée à déchiffrer le visage de l'Amour penché sur elle » (p. 91).

« L'homme aime ce qu'il trouve d'aimable en l'autre, Dieu aime ce qu'il dépose en nous. Et nous n'avons que ceci devant Dieu, c'est d'être aimés de Lui » (p. 95).

« Ce que nous sommes est un mystère, mais un mystère d'amour » (*ibidem*).

« Thérèse est sûre qu'être aimée c'est être infiniment désirée, elle sait que Jésus recherche son amour, qu'il réclame son cœur tout entier » (p. 96).

« (...) aucun événement, si décevant ou révoltant qu'il puisse paraître, ne peut faire obstacle à l'amour » (p. 99).

« L'amour procède de notre volonté informée par la grâce: chaque fois que nous voulons aimer, nous aimons réellement. Il ne faut pas moins de foi pour croire que notre amour non senti plaît à Dieu et l'atteint, que pour croire à sa charité envers nous » (p. 104).

« Elle s'efforce de leur faire comprendre que l'union à Dieu n'est autre qu'une parfaite conformité de vues, de désirs, de volonté, où l'âme finit par s'oublier complètement pour Celui qu'elle aime. Dans l'union mystique elle peut, s'il plaît à Dieu, goûter la présence de son Bien-Aimé et la joie de son intimité. Dans l'union pratique et secrète, elle est à Lui véritablement, sans aucun salaire, dans la pureté d'un amour plus puissant que la mort, et elle vit toute entière de sa grâce. Cette union cependant n'est pas si cachée à l'âme qu'elle ne comporte, au moins par moments, un minimum de grâces mystiques, indiquant que Dieu se complait en cet amour obscur: c'est une sorte de certitude dans l'esprit, de tendresse dans la volonté, un mouvement profond de l'âme qui se sent possédée par Dieu jusqu'en ses racines. « Jésus se cache, mais on le devine » (pp. 104-105).

Au sujet de l'acte d'offrande:

« ... cette donation recèle une valeur éducative... » (p. 108).

* * *

L'auteur cite page 109 un extrait de la lettre adressée par Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus à Sœur Marie du Sacré-Cœur le 17 sep-

tembre 1896. Il la cite avec le commentaire placé par lui entre parenthèses, de la manière que voici :

« Comprenez que pour aimer Jésus, être sa victime d'amour, plus on est faible, sans désirs ni vertus (il s'agit ici des désirs d'être martyr ou d'accomplir de grandes choses), plus on est propre aux opérations de cet Amour consommant et transformant. Le seul désir d'être victime suffit, mais il faut consentir à rester toujours pauvre et sans force, et voilà le difficile » (p. 109).

En réalité, la phrase de la sainte se termine ainsi : « ... et voilà le difficile car le véritable pauvre d'esprit, où le trouver? « Il faut le chercher bien loin », a dit le psalmiste ».

* * *

Pour notre part nous ne pensons pas que Sainte Thérèse vise ici directement, d'abord, les désirs d'accomplir de grandes choses, ni les vertus qui peuvent leur correspondre. Il est vrai qu'elle parle du martyr six lignes plus haut, mais deux alinéas avant elle écrivait, se référant au début de cette même lettre : « Sœur chérie, comment pouvez-vous dire après cela que mes désirs sont la marque de mon amour? Ah! je sens bien que ce n'est pas cela du tout qui plaît au bon Dieu dans ma petite âme. Ce qui lui plaît, c'est de me voir aimer ma petitesse et ma pauvreté, c'est l'espérance aveugle que j'ai en sa miséricorde... [souligné dans le texte] Voilà mon seul trésor, Marraïne chérie; pourquoi ce trésor ne serait-il pas le vôtre?... ».

Dans son édition des *Lettres de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus* M. l'abbé Combes écrit en note très judicieusement (p. 341) : « Pour bien comprendre ces paroles, il faut remarquer que la Sainte les adresse à une fervente carmélite qui tendait à la perfection. L'expression « sans désirs » ne peut être prise à la lettre, puisqu'il est dit plus loin que « le seul désir d'être victime suffit », ce qui suppose que l'on n'est pas « sans vertus », mais animé déjà d'une très grande charité théologale ». Puis M. Combes cite alors à ce propos quelques lignes du rapport du R. P. Lucien-Marie de Saint-Joseph aux *Journées d'études thérésiennes*, de Paris, juillet 1947, sur la *Pauvreté spirituelle de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*. Si l'on s'en tient à cette citation, le P. Lucien juxtapose, semble-t-il bien, deux interprétations du texte de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Nous ne sommes pas d'accord avec la première de ces interprétations (Sainte Thérèse rejoindrait ici les textes les plus sévères de Saint Jean de la Croix contre les vertus « pharisaïques », - *Montée du Carmel*, livre III, chap. XXVII), mais bien avec la seconde (« En un sens, la Sainte était 'sans désirs ni vertus'. Elle ne prenait aucun appui sur celles que Dieu avait gratuitement posées dans sa main. Elle était une vraie pauvre »). C'est bien ainsi que nous comprenons le

texte de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Il prend alors son sens le plus profond.

A ce propos, deux passages de l'Evangile méritent d'être comparés. D'une part, dans la parabole du pharisien et du publicain, le pharisien rappelle ses bonnes œuvres: « Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tous mes revenus » (*Luc*, XVIII,12), et d'autre part, lorsque Jésus entre chez Zachée à Jéricho, Zachée lui dit aussi: « Je donne la moitié de mes biens aux pauvres et si j'ai fait du tort à quelqu'un, je lui rends le quadruple » (*Luc*, XIX,8). Or, le pharisien de la parabole quitte le temple sans être justifié, car il était de ceux qui mettaient leur confiance en leur propre justice et méprisaient les autres (*Luc*, XVIII, 14 et 9), tandis que le publicain Zachée qui n'est ni approuvé ni blâmé par Jésus pour avoir fait mention de ses bonnes œuvres s'entend dire qu'il est bien le fils d'Abraham et que sa maison reçoit alors le salut (*Luc*, XIX, 9). Zachée n'est pas un mystique, mais il ne se complaît pas non plus pour autant dans ses œuvres de manière pharisaïque. Il peut mériter lui aussi l'éloge de Nathanaël par le Sauveur: « Un véritable Israélite, qui est la droiture même » (*Jean*, I,47).

Il est intéressant de méditer ici ce texte de saint Thomas: « Sancti duplici ex causa seipso laudant, et non propter gloriam suam et vanitatem. Prima causa est ut non desperent in tribulationibus; sicut Job, quando amici nitebantur eum ad desperationem inducere, reduxit ad memoriam suam bona quae fecerat, ut confortatus non desperaret [...] Legitur etiam de quodam sancto patre quod, quando tentabatur de desperatione, reducebat ad memoriam bona quae fecerat, ut confortaretur; quando tentabatur de superbia, reducebat ad memoriam mala, ut humiliaretur. Secunda causa est propter utilitatem, ut scilicet haberetur in maiori fama, et citius crederetur doctrina sua. Et propter hanc causam hic Apostolus laudat se » (*In II Cor.*, II, *lectio* 3).

Mais ayant pour motif propre le secours tout-puissant de la Miséricorde divine elle-même, l'espérance théologique s'épanouit pleinement dans une attitude mystique telle que celle de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Nous aurions aimé lire, à cette page, dans le livre du P. Victor, le précieux commentaire qu'il nous donne, lui-même, peu après, de main de maître sur la pauvreté spirituelle, pp. 119-120. (Nous le citons ci-dessous).

Saint Thomas d'Aquin écrivait dans son commentaire de l'Épître aux Philippiens, à propos du verset de Saint Paul, *Frates, ego me non arbitror comprehendisse... Unum autem quae quidem retro sunt obliviscens*, etc.: « Et tunc ostendit quid deseruit, quia vel temporalia bona, vel merita praeterita, quia non debet homo computare (al.:

comparare) Deo merita praeterita » (*In Philipp.*, cap. III, lectio II, ante finem). Sainte Thérèse de l'E.-J. l'avait bien compris.

Le Pape Paul III donnait en 1542 de remarquables instructions « sur la manière de prêcher », comme le rapporte Rivière in D.T.C., article *Mérite*, col. 731, où nous lisons notamment :

« Avant tout, le Pape recommande d'insister sur les bonnes œuvres, mais non sans les subordonner aux mérites du Christ. *Locus hic de bonis operibus maxime est amplificandus coram populo...*, *dummodo semper primum fiduciam habeat in meritis Christi, quibus omnia opera nostra nituntur*. C'est dans ces conditions que Dieu propose à nos efforts, *praemia omnium amplissima*, savoir, la vie éternelle. D'où ces règles positives à l'adresse du prédicateur: *Ita... agendum ut numquam fidem in Christum praedicet quin etiam in eodem sermone et de paenitentia et de bonis operibus disserat, itemque contra numquam de operibus et de paenitentia sermonem habeat quin etiam de fide et meritis Christi*. Ceci dit pour la moyenne du « peuple », il faut aussi penser aux âmes supérieures, en qui l'amour du Christ fait naître le plus complet mépris de leurs œuvres: *Quod si quis poterit ad hanc in Christo perfectionem pervenire ut sui ipsius oblitus... omnia etiam bona opera sua... contemnat et nihilifaciat, sed vivat tantum in Christo, hic prae omnibus admiratione dignus est habendus*. Mais on se gardera d'exposer ces sommets du mysticisme à tout le monde indistinctement; *nam non omnes huic verbo capiendo idonei sunt*. Les mystiques eux-mêmes sont avertis qu'ils doivent tout d'abord, sous peine des pires illusions, accomplir avec le plus grand soin toutes les bonnes œuvres que réclame leur état, pour avoir ensuite le droit de les mépriser ».

« Pour une âme livrée, la foi en l'Amour devient donc foi en l'action incessante de l'Amour en elle » (p. 116).

« L'échec humblement accepté, s'il provoque un regard sur l'Amour, met en mouvement cet Amour miséricordieux, sans cesse penché sur la faiblesse » (p. 118).

« Elles doivent se souvenir, en effet, qu'aucune vertu ne leur appartient. Les âmes livrées n'acquiescent ni ne possèdent rien par elles-mêmes. Si elles pratiquent toutes les vertus, et mieux que les autres, c'est par un pur don de Dieu, il faut même dire, en un sens, par un prêt gratuit de l'Amour. Elles ne doivent pas y accorder une attention qui les distrairait de Dieu, et elles ne peuvent s'en glorifier. Les vertus sont un surcroît que l'Amour donne aux âmes qui ne regardent que Lui et ne vivent que pour Lui. C'est en demeurant tout à l'Amour qu'elles pratiquent la vertu, comme sans le faire exprès. Qu'il est bon aux âmes généreuses de comprendre cela! La recherche de la perfection, le souci des vertus à acquérir est si souvent, pour elles, un subtil obstacle, une décevante in.passe » (p. 119).

« Aussi reprend-elle ses Sœurs quand elles essayent de faire "provision de vertu". Cette attitude de dépossession est si foncière chez la Sainte qu'un jour où l'on admire sa patience, elle proteste: "Je n'ai pas encore eu une minute de patience! Ce n'est pas la mienne- On se trompe toujours!". Elle ne s'y trompait pas » (*ibidem*).

« Les âmes livrées reçoivent tout à chaque instant de l'Amour Miséricordieux. Simplement, comme des épouses, elles disposent des biens que le Seigneur se plaît à leur communiquer, car les trouvant tout occupées de Lui et dépossédées d'elles-mêmes, Il n'a plus de crainte qu'elles s'enorgueillissent. Ni les défauts, en effet, ni les défaites, ne sont obstacles à son œuvre. Seul suspend cette œuvre ou la tient en échec, le geste d'une âme qui s'attribue quelque chose à elle-même, ou s'appuie sur ses propres forces » (p. 120).

VII. - *Le Mouvement d'Abandon.*

« ... L'enfant ne cherche pas à nier ses limites; il en fait le tremplin de confiance » (p. 126).

Tel est bien le secret du mouvement d'abandon que le P. Victor analyse de manière fine et délicate, de tout point excellente. Avec clarté, il y distingue trois moments:

« ... D'abord une prise de conscience lucide et sincère, ensuite une acceptation loyale et absolue de nos limites, enfin et surtout l'offrande à Dieu de tout ce qu'on a reconnu et accepté » (pp. 133-134).

1) « *Une prise de conscience lucide et sincère* ».

« ... Jamais nous ne serons trop lucide sur notre faiblesse » (p. 135).

2) « *Une acceptation loyale et absolue de nos limites* ».

« [L'âme] trouve dans sa misère une source de joie; au lieu de se dépitier, elle se réjouit; elle est si faible: Dieu viendra la relever! si elle se présente dans sa pauvreté, Dieu sera obligé d'intervenir... » (p. 136).

3) « *Enfin et surtout l'offrande à Dieu de tout ce qu'on a reconnu et accepté* ».

« Il ne suffit pas de s'accepter comme on est, il faut s'offrir. L'art de Thérèse consiste à empêcher l'âme de retomber sur soi, pour s'élaner vers Dieu. Le mot même d'abandon, si cher à Thérèse, semble ne retenir que le côté passif du mouvement d'envol; mais sans cette offrande, que signifierait notre acceptation? Or il se trouve que dans la pratique, Thérèse a beaucoup insisté sur l'élan vers Dieu. Comme il lui est devenu très familier, on comprend sa hâte de le voir passer en toutes ses Sœurs à l'état de réflexe spirituel » (p. 137).

« Dans son livre sur Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, Van der Meersch a le grand mérite d'avoir mis en relief l'importance de la connaissance et de l'acceptation de soi-même. Mais il a trop laissé dans l'ombre cette troisième démarche indispensable aux yeux de Thérèse et qui consiste à tout livrer à Dieu *en espérant tout de Lui*. Il se trouve avoir ainsi faussé la perspective générale de la doctrine Thérésienne » (*Ibidem*).

« Ce qui importe avant tout dans l'abandon, c'est le sommet. S'offrir à Dieu dans l'état où l'on est; voilà la disposition à laquelle il faut toujours revenir, au début comme au terme de la vie spirituelle » (p. 140).

« Nous ne pouvons nous livrer vraiment à Dieu que si nous sommes détachés de toute recherche personnelle; la plupart du temps, le don se purifie dans l'immolation » (p. 147).

« Le mouvement d'abandon résume la pensée de Thérèse et contient ses aspirations; il est de tous les instants comme l'acte d'offrande » (p. 150).

VIII. - Le Cœur de l'Eglise.

« Plus que jamais la parole est aux vrais amis de Dieu; car il s'agit de rendre Dieu au monde et le monde à Dieu, et seuls sont habilités à le faire ceux qui ont identifié leur existence à celle du Christ Médiateur, ceux qui ont le cœur assez vaste et assez droit pour accueillir Dieu sans décevoir les hommes, et pour assumer les hommes sans trahir Dieu » (p. 152).

« ... le cœur d'un Père est toujours remué par la confiance de son enfant; mais sans doute n'osons-nous pas vivre de la révélation évangélique » (p. 154).

« Nous sommes facilement convaincus que l'amour est à la base et au terme de la perfection, mais trop souvent nous oublions qu'il en est l'instrument... » (*Ibidem*).

« Sainte Thérèse ne nous a pas apporté un nouvel ordre de sainteté, où la gentillesse remplacerait l'héroïsme, mais un écho de la révélation: il n'y a pas de Père sans enfants; si Dieu est amour, nous sommes aimés. Il s'agit simplement de n'être pas en reste... » (p. 156).

« C'est le chemin des sommets, celui qui fait les vrais chrétiens, qui nous oblige à monter vers le bonheur avec une force qui n'est pas la nôtre, par ce raccourci théologique, si adapté à notre faiblesse et par là si humain.

où Thérèse a découvert le visage d'amour des exigences de Dieu » (p. 157).

« Un seul moyen: Jésus, et Jésus seul. Ce n'est pas une technique, c'est une Personne; l'abandon non plus n'est pas une technique, si chrétienne qu'on la suppose, car une technique est toujours un harpon jeté sur les choses; or on ne peut capturer Dieu, ni l'Homme-Dieu; on ne peut voir que des bras ouverts et s'y jeter » (p. 159).

« ... Dieu se réservait de rallumer l'espérance de milliers d'hommes à cette petite flamme du Carmel » (p. 160).

« ... ce qui bouscule notre suffisance nous paraît toujours déraisonnable » (p. 163).

« Voilà bien l'objection majeure à l'enfance spirituelle: pourquoi plaquer sur un adulte des réflexes d'enfants? Et le vieux docteur la soulève avec quelque humeur: on ne naît qu'une fois!

« En vérité, en vérité, je te le dis, répond Jésus, nul, s'il ne naît de l'eau et de l'Esprit, ne peut entrer dans le Royaume des Cieux » (*Jean 3*) (*ibidem*).

« Chaque fois que le baptême fait un fils de Dieu, c'est une enfance spirituelle qui s'inaugure » (p. 164).

« Traverser la vie comme à gué, sans plus de bagage que les soucis d'un collégien, serait facile, mais bien pauvrement humain, et si peu rédempteur! Il existe un devoir de vieillir, car Dieu nous a immergés dans le temps pour y monnayer en amour notre liberté » (p. 168).

« Mille ans pour Lui sont comme un jour, et toute notre vie n'est à ses yeux qu'une journée d'enfant, avec ses rires et ses larmes, où l'amour découpe patiemment notre maquette d'éternité » (p. 169).

« Jésus nous demande de vivre comme des fils, misérables sans doute, mais infiniment aimés » (p. 170).

« L'Eglise, pour Thérèse, est avant tout une mère » (p. 172).

« Jusqu'à la fin des temps les baptisés recevront par elle la vie, la lumière et la nourriture; et jusqu'au retour de Jésus résonneront en elle les drames et les fiertés de l'homme, comme aussi les tâtonnements de l'histoire. Mais elle peut tout contenir et tout assumer, car le cœur de l'Épouse n'a d'autres limites que l'immense amour de l'Agneau » (pp. 172-173).

« ... les choses ne gardent jamais aux yeux de Dieu que le poids d'amour qu'elles enferment » (p. 174).

« Sauvés par amour, nous ne sauverons que par l'amour; voilà le réalisme sumaturel que Thérèse a rajeuni pour nous. Elles l'a vécue avec cette sorte de hâte et d'exclusive que seuls les saints connaissent » (*ibidem*).

« A mesure que la doctrine thérésienne sur l'abandon est connue et vécue, elle apparaît de plus en plus l'antidote providentiel des poisons de notre temps » (p. 175) .

« On ne peut s'approcher de la Tête sans se voir emporter au service du Corps. Et Thérèse, en inscrivant volontairement sa vocation dans le Cœur de l'Eglise sa Mère, liait son destin éternel à celui de Marie qui, par sa communion invisible au Christ, réalise le type de l'Eglise et dessine pour nous dans le ciel sa perfection anticipée. En ce sens le rôle que Thérèse a trouvé dans l'Eglise n'est que le couronnement de sa vie mariale; et maintenant qu'elle a rejoint sa Mère dans la gloire, sans doute Notre-Dame s'est elle plus a lui confier un reflet de sa Maternité, celui qui a fait lever dans le monde entier une multitude d'âmes, vouées à délivrer l'Amour » (p. 176).

* * *

L'ouvrage est suivi de deux appendices, le premier sur le rôle de la *Maîtresse des novices*, le second sur le problème *Pénitence et santé*.

Ces pages sont aussi le fruit de l'expérience.

« Il semble par exemple nécessaire de considérer qu'à l'heure actuelle les novices ont besoin de plus de temps pour s'adapter à la vie religieuse et saisir le sens profond de certaines observances, qu'il y a trente ou cinquante ans. Le monde dont elles sortent est tellement plus différent qu'alors du cadre où elles entrent, surtout pour les contemplatives » (p. 189). C'est très exact. Il faut en prendre conscience.

« Les médecins qualifiés signalent le *manque de sommeil* comme la cause la plus ordinaire des dépressions des religieuses. Ils estiment que huit heures de sommeil sont nécessaires à beaucoup de sujets de vingt ans dans notre civilisation hypernerveuse » (p. 190). C'est bien certain. Les Supérieures doivent agir avec une grande prudence.

La Maîtresse des Novices « conseillera des lectures appropriées aux besoins de chaque âme, à l'appel de grâce particulier, à la culture personnelle, en tenant compte de ce qu'a été la formation intellectuelle et spirituelle des sujets avant leur entrée en religion » (p. 191). Oui, il ne faut pas considérer *a priori* le sujet novice comme un ignorant.

* * *

Nous terminerons par le dernier alinéa de l'ouvrage :

« La voie ouverte par Thérèse est sûre et providentielle. Il faut avec elle apprendre aux novices d'aujourd'hui à sacrifier non pas leur idéal, mais tout ce que pour l'extérieur elles n'en peuvent réaliser. Leur enseigner cela est *chose délicate*, car il faut immédiatement leur faire remplacer ce qu'elles ne peuvent donner à Dieu, par un don plus haut, plus intérieur, et s'exerçant en de petites choses très coûteuses; et c'est aussi *chose indispensable*, car sans ce rétablissement de l'équilibre au profit du spirituel et du possible, on s'expose à avoir des novices toujours tendues ou toujours relâchées » (pp. 198-199).

Notre règle primitive se termine, elle aussi, sur ces mots: « *Si quis supererogaverit, ipse Dominus, cum redierit, reddet ei. Utatur tamen discretionem quae virtutum est moderatrix* ».

Le Père Victor mérite la reconnaissance de tous les disciples de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Son livre s'impose.¹

FR. PHILIPPE DE LA TRINITÉ.

¹ Nous apprenons que cet ouvrage sera prochainement traduit en quatre langues (en allemand, anglais, italien et polonais).